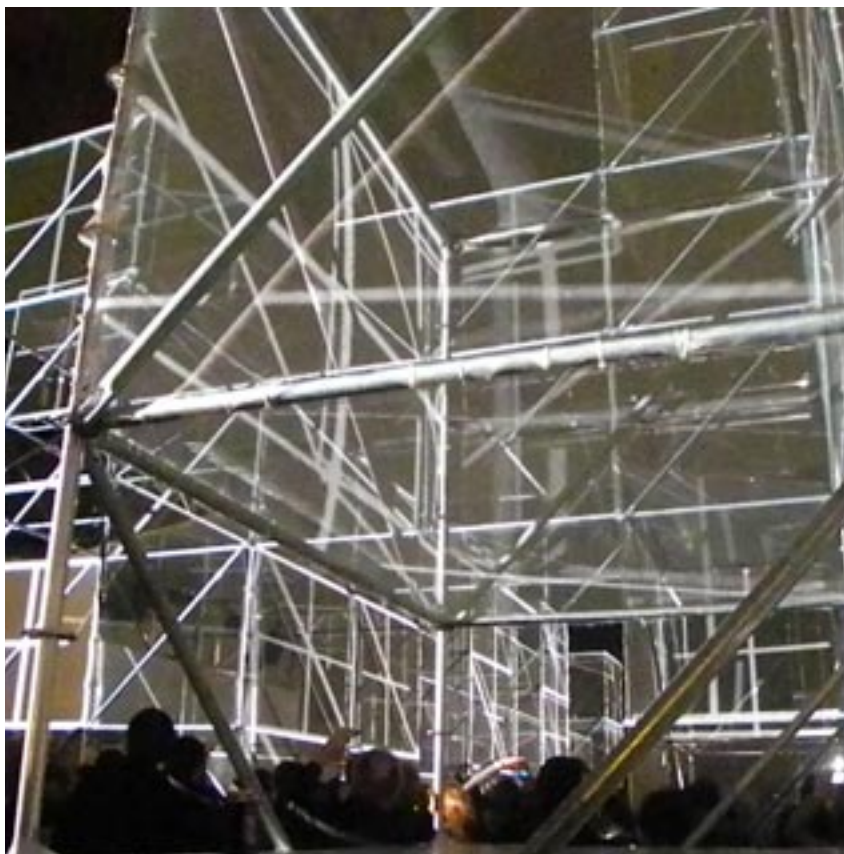


p a t r i c i a
f a r a z z i

r a p h a ë l
v a l e n s i

b a n d e s p a s s a n t e s



é d i t i o n s

d e

l ' é c l a t

En électronique, la bande passante désigne le volume d'informations, compris entre deux fréquences, transporté d'un point à un autre en une seconde. À travers les échanges de lettres électroniques entre une mère et son fils, deux écritures et deux générations se répondent comme en un cadavre exquis. Les lettres parlent de l'éloignement réel et de la proximité fictive, des images démultipliées qui se substituent à la réalité des choses, ou des amitiés comptabilisées qui constituent le spectacle de notre société, concentré désormais dans un écran 5 pouces. Comme les bandes passantes d'une transmission électronique dont la qualité dépend du 'bruit' qui les perturbe ou les enrichit, les lettres évoquent le monde alentour et les aspirations et souvenirs intimes ou littéraires d'un monde ancien qu'a balayé le nouvel ordre électronique mondial.

Après huit années passées à Shanghai où il était DJ, Raphaël Valensi (1981) vit désormais à Montréal où la fraîcheur de l'air a soulagé sa fièvre du samedi soir. Il se produit sur scène ou coproduit des vinyles pour différents labels (Skylax ou Bedouin Records...) sous différentes identités (Nahash, Laura Ingalls, Mellah...). Patricia Farazzi (1952) ne vit pas à Montréal et est l'auteur de plusieurs livres à L'éclat dont le plus récent, *Un animal d'expérience*, est peuplé de souris kafkaïennes.

www.lyber-eclat.net

ISBN : 978-2-84162-456-0

ISSN : 0295-740X (collection Paraboles)

Couverture: Nuit blanche, Paris, 2010. Photo Patricia Farazzi

collection
« paraboles »

Ceci est un Lyber

(<http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html>)

*déposé sur le site des éditions de l'éclat alors que la population
est confinée chez elle.*

*le livre est vendu 15 €
et est disponible dans « les meilleures librairies »
selon la formule consacrée*

LIVRES DE PATRICIA FARAZZI

Stella Memoria, Pierre Bordas & Fils, 1985

L'esquive, L'éclat, 1985

Le voyage d'Héraclite, L'éclat, 1986

La porte peinte, L'éclat, 1988

L'ombre fermée, L'éclat, 1991

La vie obscure, L'éclat 1999

L'archipel vertical, L'éclat, 2007

D'un noir illimité, L'éclat, 2013

Un crime parfait, L'éclat, 2015

Un animal d'expérience, L'éclat, 2018

ALBUMS DE RAPHAËL VALENSI

Sous le nom Nahash

<https://huashanrecords.bandcamp.com/music>

<https://nastywizardrecordings.bandcamp.com/album/nahash-to-die>

Avec Death To Ponies

<https://deathtoponies.bandcamp.com/music>

©c.

©c.

©c.

©c.

p a t r i c i a r a p h a ë l
f a r a z z i v a l e n s i
b a n d e s p a s s a n t e s

éditions de l'éclat

« Les enfants ! le vingtième siècle
est terminé ! »

D'après Brigitte Fontaine

pour Michel

pour Tina

pour Ruben

Montréal, 4 janvier 2019

Parfois, je me réveille la nuit et je pense à toutes ces photos prises sur des téléphones et qui ne seront jamais vues par personne. C'est incroyablement angoissant tout cet art oublié, gâché, perdu. Cet art qui va du téléphone portable à l'ordinateur, de l'ordinateur aux disques durs, des disques durs à l'oubli. Imagines-tu Walker Evans ou Henri Cartier-Bresson déversant des quantités de clichés dans une poubelle numérique ? Et si dans ces archives de touristes chinois prenant compulsivement trois cent mille selfies seconde se trouvait la prochaine Diane Arbus ?

Toutes ces données m'angoissent, tous ces instants immortalisés sont bien mortels, j'imagine l'équivalent d'un dieu immortel réduit à l'état d'un insecte éphémère, une statue grecque faite de neige, un poème inoubliable écrit sur le sable à marée basse. Je gis dans mon lit, à la lumière bleue moisie de mon téléphone et je regarde tout, je veux tout voir, je ne veux rien oublier.

Je pense aux photos de vacances qui nous restent de quand nous étions enfants, elles sont si rares en comparaison, elles sont si rares que je les ai vues des

milliers de fois et que certaines se substituent à ma mémoire. D'ailleurs, c'est bien ça la qualité du média analogique, et c'est un cliché, si j'ose le jeu de mots : l'analogique est si rare et reste si longtemps qu'il se substitue à notre mémoire fragile d'humain. Si je pense aux années 70, je pense à des vieilles photos de toi avec les cheveux un peu sales, ou bien est-ce la photo qui est sale ? Je pense à un monde aux couleurs légèrement délavées, aujourd'hui on utiliserait un filtre pour avoir le même effet. Je pense à des vieux disques de Led Zeppelin. Est-ce que les disques de Zeppelin avaient la même odeur de vieux quand ils étaient neufs ?

Et nous avec nos filtres, avons-nous la même odeur que quand nous étions neufs ?

Je me retourne dans mon lit, le bleu moisi envahit ma chambre, j'ingurgite tout le contenu, les selfies sur la plage réchauffent mon hiver, les demandes en mariage alambiquées et documentées minute par seconde me font me sentir tour à tour inadéquat, jaloux, pauvre, sans imagination et rebelle. Les bébés et les nouveaux tatouages se mélangent, ils ont la même couleur, ils réveillent des instincts que je n'ai pas et des envies que je ne veux pas avoir. Tant de visages, tant de sourires, tant de faces de canards.

Je repense à nos vieilles photos dans une vieille boîte à chaussures prises sur un vieil appareil. Comment est-on passé des appareils photos jetables à une culture jetable ? Et si on jette cette culture, sera-t-elle

un jour recyclée ? Je revois ces photos de moi dans des champs de marguerites, #vacances #fleurs #happy, ces photos sont-elles perdues car elles n'existent que sur le papier ? Ou bien sont-elles immortelles car elles n'existent pas sur le web ?

Je repense à cette photo de mon père et moi, je suis bébé, il me porte sur son flanc, il est débraillé, jeune, manifestement en vacances, sa chemise est ouverte, il porte un chapeau de paille de côté, comme un marlou, et il désigne du doigt la caméra. Apparemment il me la montre, mais je suis bien trop jeune pour être acteur, et encore bien trop jeune pour me souvenir. Les tons sont clairs, le contenu a été édité, les photos floues ne seront jamais développées et cet instant que j'ai vécu et dont je ne me souviens pas sera pour moi toujours un instant magique et plein de bonheur, c'est un instant intime. Par contraste je pense à mes amis qui mettent dix-sept mille photos de leur nouveau-né sur les réseaux sociaux. Je sais, ils sont heureux, fiers, probablement aussi un peu saouls de fatigue, probablement pas en possession de toutes leurs capacités mentales, et je partage avec eux exactement ce que je partage avec mon père sur cette photo, et ce souvenir d'un autre m'appartient. Je ne l'ai pas volé puisqu'on me l'a donné, et si je l'ai pris je ne peux donc ni le rendre ni l'oublier, ainsi je peux le partager et pourtant il n'est pas à moi.

La tête m'en tourne et évidemment je pense à Rachel dans *Blade Runner*, à ses précieuses photos et

dans l'angoisse et le manque de sommeil je frémis et je me dis « nous sommes tous des répliquants ».

Parfois l'angoisse passe, je me laisse aller, la lumière blafarde m'apaise et m'hypnotise, j'ai envie de croire que derrière le #happy se cache un vrai bonheur. Après tout pourquoi pas ? pourquoi ne pas créer du contenu jusqu'à ce que le contenant en implose ? pourquoi ne pas s'épancher, tout montrer, transformer le monde en un vaste film pornographique voyeuriste ? L'intimité est juste morte de vieillesse après tout, ses funérailles étaient disponibles en streaming gratuit, gratuit en échange de notre identité.

Le bleu moisi de l'écran se mélange avec le bleu blafard des matins canadiens. Le Canada, le pays des matins pourris. Ma rétine déjà brûlée a changé de couleur, les pigments deviennent des pixels et les sel-



fies deviennent ma mémoire, mes implants, les milliers de photos que j'ai ingurgitées tourbillonnent comme une tempête de neige, je n'ai même plus la nausée, naviguer sur le flot continu de la mémoire virtuelle collective ça vous donne le pied marin à force. Je nage aux Maldives avec Nancy, je golfe aux Seychelles avec Jack, je fais de la plongée sous-marine avec Jean-François et sa copine, je ne la connais pas, il faut que je trouve son compte, j'ai 17 enfants et ils sont tous heureux, ils ne pleurent jamais, ce sont tous les sœurs Grady de *Shinning*, ils veulent tous jouer avec moi.

Bip Bip vibre vibre. Message.

Je gis dans mon lit et je pense à ces images que je ne vois pas, les gigas et gigas de mémoire oubliés. Je me plains souvent, de tout, mais en fait je suis assez content que les données numériques disparaissent, nous ne sommes pas si intéressants. Bien sûr, pour survivre il faut angoisser un peu, se créer des petites misères, penser des choses comme : et si ce touriste était André Kertész ? et si la mère Michelle avait eu une photo de son chat pour en faire des posters ? et si nous étions tous Picasso ? Mais nous ne sommes rien de ça, la société post-spectacle crée son propre spectacle, car elle n'est que ça, amusée d'elle-même, prête à oublier et à recommencer. Si ces images étaient dignes de Man Ray nous ne le verrions même pas, car la conscience collective a été remplacée par la mémoire collective qui elle-même a été

remplacée par l'absence collective. Les as-tu vus ? Non, ils sont absents, et puis pourquoi seraient-ils là puisqu'ils sont documentés, collectionnés, rangés, oubliés, au revoir, à jamais ?

Je me demande bien ce qui a pu me passer par la tête, j'ai englouti une nuit entière à regarder mon téléphone comme si cette chose allait me donner des réponses à des questions que je ne m'étais jamais posées. Est-ce que les gens passaient autant de temps à regarder par la fenêtre avant ? Et pourquoi passaient-ils autant de temps à regarder par la fenêtre s'ils ne pouvaient pas mettre tout ça sur instagram ?

C'est le matin et je suis un peu rassuré, en fait tout existe en parallèle, ce qui était sera, après tout rien ne se pète, rien n'est vrai, tout se transporte.

Mon moi empathique reprend le dessus et je trouve des excuses à tout et à tout le monde, si nous ne sommes pas tous Diane Arbus nous sommes au moins tous Nan Goldin, nous documentons ce que nous pouvons, avec *un pot de yaourt et un sachet d'héroïne* (comme disait Brigitte Fontaine dans ce disque que nous avons tant et tant écouté ...).

R.

Quelque part près de la mer, 8 janvier 2019

... il m'arrive parfois de penser que j'ai été humaine dans un temps très vague, perdu entre des strates indescritibles, et que cette humanité s'est peu à peu transformée en une chose, avec un comportement machinal au sens propre. Une chose qui n'oserait plus penser ni choisir par elle-même. Reliée à une banque de données, portant ses archives avec elle. Mais des archives privées d'histoire. Une longue suite décousue d'instantanés, d'autoportraits absurdes, de sourires faux et de gestes impersonnels. Je sais, ça n'est pas tout à fait vrai, je n'en suis pas encore là, mais c'est comme si je m'habituais à cette idée. Et cette perte d'humanité s'associe, pour moi, à la destruction de la solitude. Nous ne sommes plus seuls. Des machines veillent sur nous, avec le cynisme et la froideur des machines. Veillent sur notre liberté avec la tyrannie propre aux machines. Elles ne voient, ni ne regardent, ni ne devinent, au mieux elles explorent.

Comment décrire ce qui ne s'est imprimé que sur nos rétines ? Ce qui n'a pas été emporté dans le maelström des images figées ? Humains, nous l'étions tous, avant d'être enfermés dans la prison numérique qui contracte le temps et l'espace. Nous ne serons bientôt plus que des gifs de nous-mêmes.

Marchant sur place, traînant nos boulets, ces légers boulets de 0 et de 1.

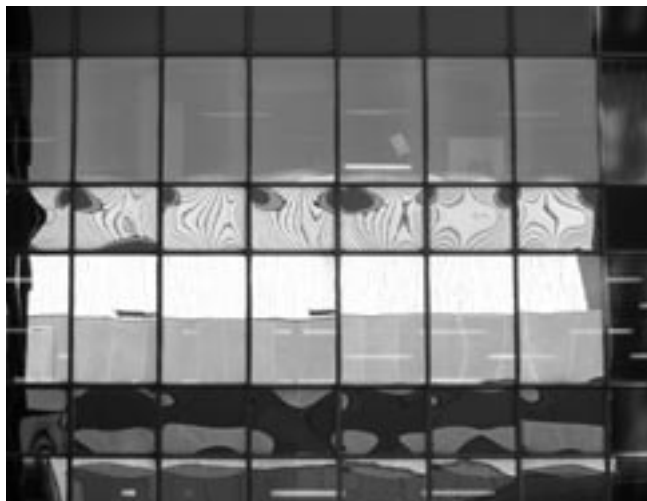
D'infinies combinaisons ? Ou la preuve par le nombre de notre finitude ? Le nombre 10, fondement du monde, a été inversé, bouleversé, utilisé, finalisé, quantifié. J'oublie quelque chose ? Nous sommes définitivement passés dans un univers sans ombre.

J'ai tracé ces bandes passantes un soir où je voyais défiler des segments de nos vies. Inventés sûrement. Que serait la mémoire si elle n'allait pas bégayer et se perdre dans notre imaginaire ? C'est d'ailleurs une bonne occasion de constater que nous en avons encore un et en état de fonctionner. Les bandes passantes, c'est toi qui m'as appris ce que c'est. En électronique. Toi, monsieur l'ingénieur du son. Moi, je ne suis ingénieur de rien, ingénieuse peut-être parfois. Avec de la mémoire, je fabrique d'autres mémoires. Des bandes passantes comme des bandages autour d'une tête sans crâne. Elles sont fantasques, elles ne se conforment pas et elles traversent un temps sans direction. On part de la vie et on arrive à la vie. C'est un combat à vie, défiant tout et surtout l'oubli. Le seul adversaire est l'oubli. Ces bandes passantes ne respectent pas les lois de la physique. Parties d'un point invisible, elles déversent des éclats de passé dans une réalité à l'état présent, les accolent et les projettent dans l'oubli.

Le seul outil toléré par la bande passante est la fréquence. Fréquence d'audition. Fréquence de vision.

Fréquence de rêve. Fréquence. Hautes, basses. Fréquences de passage.

Bandes passantes de vies. De toutes les vies. Chacune, comme un marron, a ses piquants, et ses méandres comme une noix.



Dans la bande passante, l'histoire recommence racontée par de vieux enfants. Reines et rois de la poussière et des grincements de frein. Dans le marc de la tasse, la bonne aventure annonce midi. Un pas de plus, loin de ce tissu que la nuit avait plié sous la tête. Fraîcheur liquide des fils que le réveil emporte. Sous bonne garde de ce réel-là, celui qu'on traque et qu'on rate.

Le réel qui glisse sous les pneus lisses du présent.

Un café sucré dans un matin poudreux de chaleur

et de poussière. L'été noir incessant. Soulevant les bords. Mordant le temps. Dans un trou surnagent des sacs. Plastique des corps. Le goutte-à-goutte prend la route des extrémités.

Dans un café sucré surnagent des merveilles et des regrets. La chaleur irrigue le ventre où mûrit un enfant roi de plus de mille ans. Quelques chats inventent des odeurs et des postures. Les chats errants sont les uniques propriétaires de l'été. Et des rives de l'est.

La tasse où se liquéfiait la nuit est maintenant pleine de feu. C'est juste. Tout est savamment disposé. Matin midi. Noir feu. Et le pas boitant entre les heures.

Pour l'exploratrice emportée dans les strates, viennent les morts en visite. Quel est le prix du souvenir ? un sou, deux sous ? Rien à voir avec ce qui se déroule ici, dans ce théâtre en plein air. Dans cette danse d'archivistes peu convaincus du bien-fondé de l'ordre, nous ne chercherons pas le signe. Nous cédon devant des fréquences.

Une date prise à la volée comme on pique une pomme à l'étalage. Nous voilà poursuivis par des escadrons mortels de logique et de chronologique et des registres de filiation.

Qu'en est-il de la paternité de cet instant ?

Faut-il parler de siècles ? faut-il des dates ? faut-il des faits ?

« Quand l'enfant était enfant », j'entends cette phrase en allemand dans ma tête, avec la voix de

Bruno Ganz, « Als das kind kind war ». C'est un enfant neutre. Das. Das kind.

C'est le début d'un film et un poème de Peter Handke. C'est une histoire d'anges. C'est un ciel sur une ville, une fille sur un trapèze, un ange qui cherche à se perdre par amour. Une histoire du XX^e siècle.

Tu avais 5 ans, peut-être un peu plus, et je t'avais emmené voir ce film, en allemand, sous-titré en français, alors que tu ne comprenais pas cette langue et que tu commençais à peine à lire. Tu es sorti du cinéma comme un chat furieux. Ta colère était légitime et mon égoïsme flagrant. Des années plus tard, tu as emporté le vinyle de la bande-son du film, composée par Nick Cave. Et tu as revu le film avec une amie. Tu ne comprenais pas vraiment l'allemand, mais tu lisais les sous-titres. Tu t'es laissé emporter par la lenteur et le noir et blanc, par des relations entre humains qui semblent aujourd'hui antédiluviennes. Des films lents et en noir et blanc, tu en as vu beaucoup avec ou sans moi. Toi, l'enfant des années 80, l'adolescent des années 90 et l'adulte du XXI^e siècle. Avec ses images au ralenti, ses musiques sépulcrales et ses matins gris dépixélisés. Images lisses, contrastes nets. Analogisme. Nous étions dans l'analogique et nous ne le savions pas. Le lien au logos n'était pas rompu et nous n'avions pas fait un saut dans le nombre. L'ange veillait. Impuissant à changer le cours de l'histoire, il veillait sur les marges, sur les chemins de traverse, sur les souterrains et les sommets. C'est là que nous nous

tenions prêts pour le grand chambardement, pour un monde hérissé de mondes imaginaires, pour un *Fahrenheit 451*, mais sans la menace du feu, où chacun parlerait un livre, chanterait une musique, enchanterait son regard de brume ou de lumière. Un monde au choix. Un étal de mondes gratuits. Ça n'a pas eu lieu.

Je me souviens qu'à la fin des années 80, l'ange était à la mode. Chacun voulait en adopter un. Walter Benjamin planait très haut au box-office. Laurie Anderson lui consacrait une chanson et *l'ange nécessaire* de Massimo Cacciari faisait s'interroger différemment sur la nécessité. Toi, tu avais un prénom d'ange, après tu l'as changé pour des pseudos ou des raccourcis. C'est peut-être lourd à porter. Les anges sont lourds à porter dans ce monde désintégré en pixels. Je me suis souvent posé des questions de toutes sortes devant les représentations d'anges. Je me demande maintenant comment les humains sont passés de *l'ange nécessaire* à la télé-réalité. Je n'ai pas la réponse, parce que moi je suis restée seule sur la rive avec mes questions sans réponse et la main posée sur l'épaule de l'ange de l'histoire.

« Retourne-toi, regarde-moi ! », je ne peux que lui répéter cette phrase, même si je sais que son visage est sévère. Il regarde vers le passé où il ne voit qu'une immense catastrophe, je suis déjà dans le futur auquel il tourne le dos, mon passé est au-delà du sien. Quand Walter Benjamin a écrit ce petit paragraphe sur l'ange de l'histoire, je n'étais pas née

et la catastrophe qui, comme une marée, a rejeté des monticules de poissons morts et de déchets sur la plage du présent, était en train de forger sa plus grande œuvre, la suprême catastrophe. Celle qui a décidé des temps à venir. Nos temps à venir. Dans ces temps bâtis sur des gaz délétères et des champs de ruines humaines, l'ange ne passe plus que dans l'immatériel. Il se glisse dans l'aquarium de nos rêves avec un regard trouble. La boue des sombres temps englue ses ailes. Et la musique qui l'accompagne ressemble sûrement plus à du Nick Cave qu'à des chants séraphiques. L'ange underground ne remonte en surface que pour lire les affiches. De son doigt d'ange il tente d'effacer les déclarations de guerre et les décrets.

Et maintenant ?

Va-t-on ressusciter les anges à grand renfort de cœurs artificiels, de tuyauterie cérébrale, de poumons d'acier ? L'ange fibrille, il s'exténue, il demande son ticket de retour vers le pays de nulle part. Et soudain, il entend une voix qui n'a pas la douceur de celle de Bruno Ganz : « mais vous y êtes monsieur Lange au pays de nulle part. Au cœur de la vague digitale, il n'y a pas de garantie territoriale. Les plis du temps et les plis de l'âme sont défroissés sur l'écran.

Entrez, allez plus au fond, allez vers les méandres du *deep web*, surfez sur les vagues noires, immergez-vous dans les fleuves verdâtres, monsieur Lange. Là, vous pourrez tout acheter, même le vide. Surtout le vide. Mais attention, c'est un vide qui tue.

Dans les cavernes obscures, on ne tire pas à blanc et personne ne se relève. L'anonymat digital coûte cher, très cher. Ici pas de réseaux sociaux. Le contraire plutôt. Des abîmes asociaux. Drugs, weapons and sex. Mais sans Rock'n'Roll ».

Je me réveille et je me rends compte que le même rêve est revenu. La vague m'a rejetée très loin dans l'enfance. « Als das kind kind war ». Quand j'étais protégée par le neutre. Mais de quoi étais-je protégée ? de la guerre ? Ce mot terrible. Ce mot qui revenait sans cesse. À croire que toute l'histoire du monde se résumait dans cette parole. Je suis née huit ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Il y avait ceux et celles qui n'étaient pas revenus. Ceux et celles qui étaient revenus. Ceux et celles qui sortaient des décombres de leur vie. Il y avait la peur du manque. De tous les manques. Deux guerres mondiales ont forgé un misérable démon d'acier de gaz mortel et de haine. Le monde ne sera plus jamais comme avant, disait-on. Mais quel avant ? Avant, il y avait la crainte que le pire se produise. Après, il y a eu la peur que cela se reproduise. Une immense fosse commune a comblé nos incertitudes. Plus aucun ange ne planait sur les ruines. Tout restait à réinventer. Ils ont donc réinventé la guerre. Elle fut froide. En temps de guerre froide, les relations sont gelées. Quand elles se dégèlent, la guerre se réchauffe.

P.

Montréal, le 9 janvier 2019

J'ai emporté le disque des *Ailes du désir* et je l'ai écouté, assis là à regarder dans le vague. Comme de bien entendu, je n'avais pas trop dormi ce jour-là et je me sentais transparent. Comme ces anges que seuls les enfants voient. Je suis sorti dans la ville et je les ai regardés, les humains.

En Chine, on ne voyait que moi, ici je suis bien invisible, transparent. Je marche, je m'approche d'eux de presque trop près, je ne mettrai pas ma main sur leur épaule car de l'ange je n'ai que le nom, et la transparence, évidemment.

J'ai emporté ce disque sombre et mélancolique, comme moi ce jour-là, j'ai pris des bribes de ce que l'on m'a appris et j'ai forgé une existence bien à moi, ou bien est-ce le contraire ? Le contraire de quoi ? J'ai beau avoir un prénom d'ange je me sens tour à tour démon, dieu et cloporte, allongé sur le dos, sur mon lit, comme un gros insecte dans un livre bien connu de Kafka. Allongé du mauvais côté, suant, cherchant le sommeil ou le réveil, un équilibre précaire et des idées un peu laides.

Me l'as-tu donné ce disque ou est-ce que je l'ai pris ?

Étant un ange je peux voler de mes propres ailes, mais comme je suis aussi démon, j'ai aussi volé des disques, quelques cassettes aussi, et puis des livres, j'ai volé au-dessus des toits dans mes rêves et j'ai volé à manger dans les supermarchés.

Je n'ai aucun respect pour la propriété peut-être.

Après tout un ange ça vole, ça vole énormément!

Ce disque, il y a tout le monde dessus. Tu m'as fait écouter Nick Cave bien trop jeune, tu ne savais pas que je serai, des millénaires plus tard, amoureux d'une Australienne, comme lui. Je l'ai vu en concert l'année dernière avec elle, il a toujours été vieux, comme Jeanne Moreau, et donc il n'a pas vieilli.

Tu m'as fait voir ce film trop tôt, alors je t'ai volé le disque car un ange, ça se venge aussi!

Il y a sur ce disque des violons et des voix tristes, et puis il y a aussi Laurie, O Superwoman, *O mom, mom and dad, ha ha ha ha ha.*

Hello? is anybody home? I'm not home right now.

J'ai beau être l'ange qui guérit, je me sens un peu malade aujourd'hui, ce n'est ni le froid ni l'insomnie pour une fois. Je m'inquiète que nous soyons tous devenus transparents, notre vision s'inscrit dans une bande passante et je la vois qui réduit. J'aimerais bien les guérir, les cajoler, leur faire voir de belles choses, leur redonner le sourire et la vue comme à Tobie. Je leur ficherais bien un poisson en plein visage, je sais pêcher et je sais voler, même pas

besoin de poissonnerie, je les taperais gentiment avec un grand poisson, ce serait drôle non ?

Je leur dirais qu'ils ne doivent plus croire ni en des dieux vengeurs ni en des dieux bons, qu'ils doivent abandonner les anges et les veaux d'or. Je leur dirais qu'ils doivent se réveiller et ne plus écouter les médias et la police, je leur dirais que les poissons sont leurs seuls dieux et que les ours sont leurs anges et leurs démons. Je leur dirais d'abandonner tout ce qui les rend si bêtes, de lire des livres et non des blogs, de regarder des tableaux et non des séries, de vivre un peu dans le monde réel, de mettre les pieds dans l'eau.

Je voudrais bien les guérir, mais je ne connais pas leur maladie. Comment ça s'appelle quand votre bande passante se rétrécit ? quand on perd la mémoire ? Je sais lier les pieds d'Azazel, mais je ne sais pas guérir l'Alzheimer collectif. Ils crient, ils sont bêtes, ils vocifèrent, ils me disent de rentrer dans mon pays. Savent-ils seulement que je n'ai pas de patrie ni de terre ? Je suis un ange, mais pas du Paradis.

Je me repose un peu. J'écoute *The Carny* de Nick Cave et Les Mauvaises Graines, c'est sombre, c'est punk. La mélodie métallique et tubulaire résonne et se réverbère, c'est la musique d'un cirque d'hiver, froide et sans amis. Et puis tout s'intensifie, je vole

dans le ciel gris des hivers berlinois, je les ai connus, il n'y a plus que des bouts de murs, mais pourtant les gens aiment s'y enfermer et vivre des cauchemars infinis. Des cauchemars sombres, avec de la fumée, des lasers. J'y étais avec mon Australienne, on a cherché la ville de Nick Cave, mais on n'a trouvé que des mauvaises graines, des endroits sales et tristes.

Je vole dans le ciel gris du Berlin d'hiver, ah tu sais, ils ne sont pas assis sagement dans des bibliothèques à lire. Nick Cave est rentré en Australie. Maintenant toute la jeunesse européenne vient s'y trouver et s'y perd, ils errent, transparents et gris.

Je pense toujours à toi quand on me parle de ce film, on me dit « Oh as-tu vu *Les ailes du désir*? ». Je ricane, je hausse un peu les épaules, qui crois-tu que je suis? je raconte la même histoire que toi. J'ai vu des films en noir et blanc, j'ai lu des livres de la même couleur, tu le sais, je préfère la chaleur et le whisky. J'écoute la bande sonore sur ce vieux disque qui craque un peu, j'aimerais dans ces moments fumer encore des cigarettes, avoir l'air dangereux et un peu punk moi aussi, avoir une coupe de cheveux grasse, un cuir ou bien un long manteau sale. Ici je suis couvert de plumes et de fourrure, je porte des animaux morts et ça ne me donne pas de fou-rire.

J'aurais aimé pouvoir te guérir aussi, je ne sais pas de quoi. Tire-moi la langue, tousse un peu, dis donc 33.

Alors « ça vous gratouille ou ça vous chatouille ? »
J'aurais aimé pouvoir te guérir, mais je ne suis pas un enfant du paradis, juste un cloporte qui se réveille sur le dos, qui tâte autour de lui, qui répand des cendres autour de son lit. J'aurais aimé avoir déjà tout dit en silence, volant, planant, transparent et aguerri, les épaules fortes, l'haleine fraîche et les mains propres. Mais je ne suis pas un ange, je suis un cloporte, je vais de porte en porte, transportant avec moi toutes les maladies.

R.

Quelque part au bord de la mer, 15 janvier 2019

J'ai 7 ans et je lis l'*Iliade*. L'image d'enfance qui me reste n'est pas celle de la jetée d'Orly. L'image d'enfance c'est le regard d'Andromaque. Nous sommes à Troie, en Asie Mineure. Brad Pitt n'est pas né et ce n'est pas lui qui, entre deux bains dans la piscine, joue le rôle d'Achille. Je plonge dans les méandres du papier, dans ce livre à la fois prodigieux et terrifiant, dans ce livre non écrit mais parlé, né d'un aveugle et d'une déesse aux yeux de chouette. Je plonge dans ce livre qui s'ouvre sur une colère. Celle d'Achille, lui encore. Et dans les méandres du papier, ce monstre ne ressemble pas à un acteur, mais il prend le visage mouvant du cauchemar. Et c'est ce qui s'imprime sur le regard d'Andromaque. Elle, forcée à regarder le corps de son époux Hector, traîné par le char du monstre. Ce corps aimé, défiguré, broyé, sanguinolent. Déshumanisé par la violence de ce Grec vengeur, venu de si loin pour détruire ces vies. Image tragique se répercutant sur l'histoire. Encore et encore.

Le noir regard d'Andromaque me ramène à celui de ma grand-mère. Car quand l'enfant est enfant, il doit trouver un abri dans l'iris d'un regard, s'y projeter et comprendre ce que c'est que ce puits

humide qui seul ouvre sur l'âme. Dans les yeux de cette femme, je vois l'ombre de la guerre. Et l'enfant, dans ses pensées d'enfant qui ne sont ni simples ni simplistes, voit la chaîne des regards de femmes. D'Andromaque à une femme du xx^e siècle. La violence des non-retours. La violence qui hurle en chacun de ceux qui ne se résignent pas à accepter la réalisation ininterrompue de la catastrophe. Je vois une femme penchée sur un cadavre, refusant de toute la force de sa jeunesse qu'on lui vole sa vie, qu'on broie ses rêves. Elle, une autre. Des cohortes de femmes, emprisonnées dans les filets de la violence. Est-elle aveugle cette violence ? Non, elle a des yeux et des moyens pour se faire entendre, pour se propager. Des hommes lui vouent un culte et des dieux prennent son nom. Et l'ange de l'histoire, l'ange à la nuque raide est impuissant à effacer la sentence.

La seule chose qui puisse effacer l'odieuse sentence de mort, c'est ma mémoire.

Dire :

... il existe une femme qui sent le café noir, la cigarette blonde et le savon de Marseille. Ses cheveux sont auburn et ses yeux noirs. Elle jongle avec des éclats de miroir. Ses poumons s'emplissent de poussière et les enfants du patron vont faire du cheval au bois. Elle ponce et assemble des morceaux de miroir de couleurs. Elle ponce des éclats de moroir. Et la femme du patron s'est encore acheté un vison. Elle serre son manteau noir autour d'elle. Elle est si

petite, c'est un manteau d'enfant. Elle mange sa gamelle en riant avec les ouvriers. Le fils du patron offre un diamant à sa fiancée. Elle a un petit col de fourrure sur son manteau, mais elle est fausse. Un petit diamant au doigt, mais elle l'a gagné à la tombola avec une poupée moche qu'elle m'a illico donnée. Ce qui est parfaitement normal puisqu'elle est ma grand-mère. Elle a l'air si jeune malgré le travail épuisant, quand elle tire sur sa cigarette en lisant *L'Humanité*. Religieusement. Quand elle râle avec son accent rocailleux contre les États-Unis, contre les patrons, contre une guerre qui lui a pris son amour et une autre qui a bien failli lui prendre un fils. Quand elle me sourit en me servant un plat qu'elle appelle *pastasciuta* mais qu'elle ne sait plus très bien préparer parce que la Sardaigne est loin très loin dans un temps auquel elle n'a plus accès. A-t-elle même une valise ? Son logement est lui-même une valise. Elle y dort et dans son sommeil elle parle une autre langue qu'elle ne parle plus éveillée. Sa valise l'emporte dans un temps où un homme aux yeux de turquoise lui caressait les épaules. La migration des pauvres ne prévoit pas de retour. Seulement des bonds dans le temps, volés au temps de travail, au temps d'incertitude, au temps d'attente interminable. L'attente de devenir une autre. Combien de temps pour devenir une autre ? quand on a laissé l'originale dans son île ? L'Aga Khan a acheté le nord de la Sardaigne, le patron lui vend des kilomètres d'éclats de miroirs pour décorer ses kilomètres de salles de bains. Ainsi un petit souffle de ma grand-mère

repartira là-bas. Là-bas est un lieu mythique dont on parle à voix basse avec un sourire triste. Ma grand-mère me raconte qu'enfant, avec ses frères, elle attrapait des chevaux sauvages pour les monter le temps d'une fugue. J'ai du mal à la croire parce que je ne peux pas l'imaginer enfant, parlant une autre langue, dans un autre pays. Mais je l'admire et je l'envie un peu. Il n'y a pas de chevaux sauvages à Paris, seulement les chevaux des manèges et ils ne galopent pas, ils montent et ils descendent dans un va-et-vient écœurant et vaguement érotique.

Toutes les colonnes des cafés de Paris s'ornent de parures de miroirs. On s'arrache ces napperons de lumière et d'éclat. Le patron est de plus en plus riche et ses ouvriers voient la fin du mois arriver avec effroi. Mais pas ma grand-mère, elle a sa pension de veuve de guerre, de femme de déporté, son salaire et la tête haute. La femme du patron prend une bonne sarde. Elles sont petites les Sardes, elles ne prennent pas beaucoup de place, et elles sont fières, elles ne tendront pas la main. Ma grand-mère ne la connaît pas, sinon elle lui dirait de lire Gramsci et de travailler dans un atelier. D'obtenir le droit de grève et des congés payés, elle lui parlerait du Front Populaire et de Léon Blum. Elle, à l'atelier, elle est la seule femme hormis la femme de ménage. Celle qui nettoie la poussière de miroir est l'épouse d'un des ouvriers. Il est kabyle. Elle aussi, et elle a de beaux yeux verts. Ma grand-mère l'admire en secret, ses yeux lui rappellent ceux du seul homme qu'elle a aimé et les miens. Toutes les femmes dans cette histoire s'admi-

rent, c'est une histoire d'éclats de miroirs, de reflets dans le soleil d'un atelier, d'éclats de vies et d'exils. L'homme aux yeux verts n'était pas kabyle, mais avec les Méditerranéens sait-on jamais à quel croisement d'îles et de terres ils ont posé leurs malles. C'était mon grand-père, il m'a transmis ses yeux et sa tchache. Nous sommes les seuls lui et moi à avoir posé un regard clair sur les yeux obscurs des femmes de la tribu. Les exilés ont tendance à constituer des tribus plutôt que des familles.

Ma grand-mère et Malika s'apprennent mutuellement la cuisine de la Méditerranée dans ce 15^e arrondissement parisien près des usines Citroën et des méandres de la Seine. Un jour, je débarque dans la minuscule cuisine de la rue des Bergers et ma grand-mère, du henné sur la tête, roule du couscous dans un plat en terre. Est-ce que Malika prépare des *malorreddus* sous un foulard noir dans son bidonville ? Faute de devenir semblables au colonisateur devenons semblables à son colonisé. La fille du patron sort avec un noir. Mais il est fils de ministre dans son pays. Pas comme Félicien, celui qui ponce et ponce jusqu'à devenir blanc de poussière jour après jour. « À l'extérieur et à l'intérieur » dit-il en riant. Félicien ne s'appelle pas Félicien, mais M'kabe. Ma grand-mère ne s'appelle pas Lucie, mais Lucia. Il l'appelle grand-mère par respect. Elle l'appelle Félicien parce qu'elle ne sait pas. Elle m'offre une autre poupée, noire celle-là. Sur la boîte il y a écrit bamboula. Ma grand-mère, quand elle marche dans la rue, souvent elle se fait traiter de bougnoule. Bam-

boulas et bougnoules assemblent et articulent des morceaux de lumière pour que les paumés du petit matin s’y reflètent. J’aime les paumés du petit matin, ils n’ont pas de diamants au doigt et n’ont pas de bonne, ni sarde ni kabyle. Ils pianotent des airs sur le zinc où mon père m’assied. Il est tôt, c’est dimanche, nous allons à la piscine. Je dois apprendre à nager dans ce monde plein de courants contraires et sournois. Dans la colonne d’éclats de miroir près du comptoir, je vois la silhouette d’une femme sarde, une cigarette au coin des lèvres, lisant Marx en découpant du feutre pour y coller des petits carrés scintillants. Quand j’arrive à midi chez elle, je lui dis que je ne veux plus de poupée, jamais, ni roses ni noires. Je veux des livres. Je veux savoir et savoir encore ce qui se trame dans la tête des paumés du petit matin, je ne veux pas jouer à la petite-fille d’immigrés, apprendre la cuisine et trouver un mari. Je ne veux pas être veuve de guerre ou d’autre chose. Sur l’étagère près du lit, il y a des livres. Traduits du russe. Chez mon autre grand-mère, il y a Edgar Poë. Entre la révolution d’octobre et les mondes souterrains, ma route est tracée. Elle file sur les crêtes, s’engouffre dans les brèches, retombe sur le sol.

Sur le sol, on y est tous retombés quand on a fini par se rendre compte que le miracle n’aurait pas lieu, que les petits matins ne chantent pas pour tout le monde et que le prolétariat était appelé à se dissoudre en sous-classe, remplacé par des machines visibles et invisibles qui n’ont plus besoin de lui. Aujourd’hui ma grand-mère serait en 3D, avalée par

un machin complexe qui cracherait des éclats de miroirs virtuels pour habiller les colonnes des cafés de mosaïques mouvantes. Quel intérêt y aurait-il à conserver cet atelier plein d'ouvriers, chacun avec des droits et des besoins ? quel intérêt ces éclats froids et fixes qu'il faut nettoyer ? n'est-ce pas une charge de plus pour le patronat ? Nous avons donc disparu. Toi, et tous les autres et pourquoi pas moi après tout ? Si vous disparaissiez, je disparaissais avec vous. Escamotés. Une classe sociale entière. Où sommes-nous ? C'est à se demander si nous avons existé hors des reconstitutions historiques. Peut-être pas. Peut-être tout n'a-t-il été que made in China dans ce monde. Made in India, made in Bangladesh. Des ouvriers lointains et invisibles sans droits et sans besoins. Ou du moins des besoins lointains et invisibles. Une autre juridiction. C'est commode. Tu as échappé à ça. Moi je suis en plein dedans. Enfin presque. Je suis plutôt dans les limbes de ce monde. *Ghost in the hell*. L'enfer c'est les autres et nous sommes toujours l'autre d'un autre. Seulement voilà, depuis quelques temps ça ne marche plus comme ça. L'autre n'est autre que prédéfini comme tel. Sinon tous semblables. Même les animaux sont prédéfinis en autres et en semblables. Le semblable est celui qui fréquente le même réseau. Qui mange et réagit à l'unisson de tous ceux avec lesquels il forme un groupe de semblables. Ceux qui mangent BIO ne dînent pas avec ceux qui malbouffent comme ils disent. On parle des individus comme on parle de chiens ou de chats. Racés pas racés. On dit

racisés. Ça ne veut strictement rien dire. Qui racise qui? Mais toi, moi et bien d'autres, nous n'y sommes pas. Dans le monde en réseaux, la lutte des classes n'existe plus. Il n'y a plus de prolétariat, il y a des services. Dans ce monde de services, ce qu'il reste de l'humain est déjà dématérialisé, aux prises avec des machines, des séries de 0 et de 1 auxquelles il ne comprend rien, dont il ne voit pas la déconcertante banalité, parce qu'on la lui cache. Notre ignorance est leur sécurité. Passer le mur de l'ignorance, plus rien n'est stable. Savoir, c'est vivre un exil permanent. Celle ou celui qui sait est hors jeu. Même la marge a été prédéfinie. Il est devenu important pour les possédants et les puissants que la marge fasse peur. La peur du sans-nom, sans-lieu, a toujours plus ou moins été exploitée, mais elle s'est désormais enrichie de la peur du sans-réseau. L'anéantissement du marginal est leur plus grande réussite. Les ponts sont coupés, l'imaginaire est tari en ce qui concerne la marge. Comment être marginal quand l'abîme borde les frontières du monde réel? Les clochards célestes et les poètes maudits, les vagabonds de la nuit et les dandys ruinés ont été remisés depuis belle lurette et la belle lurette a fermé pour cause d'impayés.

Mais dans ma bande passante, tu es là, nous sommes là. Et le temps passe dans le passé. Dans la fumée de ta cigarette blonde, je vois ton visage changer. Avec toi je découvre le tao de la grand-mère. Ta peau scintille toujours un peu, à cause de la poussière de miroir qui l'imprègne. Ces pail-

lettres tombent sur la feuille du journal. Tu suis d'un doigt fatigué les nouvelles d'une autre guerre. Ça se passe loin, mais tu n'y es pas indifférente. Tu sais qui est Ho Chi Minh, tu sais même qu'il écrit des poèmes, c'est toi qui m'apprends cette chose insensée : ce Vietnamien communiste à la longue barbe fine qui fait trembler l'empire de l'ouest, écrit des poèmes. Tu me lis *L'humanité* de ta voix qui tremble un peu. Tu me demandes si tu lis bien le français. Je te lis des poèmes que tu ne comprends peut-être pas et que tu écoutes les yeux fermés comme on écoute un chant. Baudelaire te fait rougir et Apollinaire te fait presque peur tellement tu trouves cela étrange. Tu tricotes et je suis étonnée que tu en trouves encore la force après une journée à l'atelier. Tu tricotes inlassablement des liseuses. La liseuse est un petit gilet court et sans manche, à la façon d'une petite cape. Elle se porte au lit et réchauffe les parties du corps dépassant de la couverture pendant la lecture. Toutes les femmes de la tribu possèdent des liseuses de couleurs variées. La télévision n'existe pas, le chauffage ne réchauffe pas. Elles lisent donc. En Sardaigne, une femme a eu le prix Nobel de littérature. Les femmes de ma tribu n'ont pas reçu de prix Nobel de lecture, qui n'existe pas.

Bon, viens, je t'emmène dans le monde qui est le mien, maintenant que tu es morte, tu peux t'y aventurer, il ne t'aurait pas choquée, ce n'était pas ton genre. Et puis avec tout ce que tu clopais, tu n'aurais pas été déplacée au milieu des bizarres et des

hybrides. Peut-être aurais-tu tiré sur un joint, qui sait ? et dans la fumée bleue tu aurais rejoint le ciel de ton enfance. Viens donc.

Nous sommes le 3 décembre 1970, j'ai 18 ans depuis 3 jours et je m'apprête à décoller pour un autre continent. Che Guevara est mort, mais l'esprit de la révolution plane encore sur les bananeraies. Au coin de la rue de la Roquette sur la place de la Bastille, il y a un passage à gauche quand on déboule de la rue, face à l'immensité de cette place qui finit aux confins de l'eau, il est agréable de s'y reposer dans l'ombre avant de s'élancer. Y a-t-il un cinéma ou une gare ? est-ce que ce n'est pas la même chose ? les trains apportent sur les quais des images de voyageurs, et en emportent d'autres. Mais c'est sans importance, parce que nous tournerons le dos à ce côté pour aller vers la rue Saint-Antoine. Devant Bofinger, rue de la Bastille, une fois ou deux l'écailler nous a donné des huîtres et d'autres coquillages, comme ça, « parce qu'y a pas de raison pour que ce soient toujours les mêmes qui bouffent des bonnes choses », il a dit. Il a bien vu à nos vêtements que nous n'étions pas riches. Maintenant, c'est différent car nous le sommes devenues. Riches d'expérience bien sûr. Et pas celle du tout-venant. L'expérience de celles qui voyagent dans les heures. Qui traînent aux creux des horloges. Se font petites dans les cristaux. Un philosophe disait qu'expérimenter l'immédiateté est la suprême excellence. Je n'en suis plus si sûre désormais. Nous voilà, explorant ensemble un jour où je ne suis plus depuis

longtemps, bien que vivante, mais dans un autre temps. Un peu comme on change d'adresse. J'habite le XXI^e siècle, mais le plus souvent possible je retourne dans le précédent, je n'ai pas encore fini de l'explorer ni d'en tirer toutes sortes d'enseignements. Nous sommes les enfants du vingtième siècle. Est-ce bien ce qu'il faut dire ?

À partir de quel moment avons-nous appris à répéter cette phrase : « jusqu'ici tout va bien » ? À quel moment avons-nous admis que le bonheur finalement ce n'est pas grand-chose de compliqué ? Il suffit juste de contempler les malheurs des autres et de se répéter cette phrase à soi-même : « tu ne connais pas ton bonheur ».

Enfants d'une fin de siècle en creux. Y coulent l'immoralité, qui est déjà une forme de morale et la liberté qui est aussi une forme de contrainte. Des enfants peints de lumière brandissent des trophées de transparence. À travers eux, on voit encore poindre la nuit. Nous sommes des enfants surréalistes et faméliques venus dans un temps qui se jouait de la satiété et du gavage. Sales, vêtus de hardiesse et amoureux du manque. Une seule miette nous contentait pourvu qu'elle soit mangée dans le creux du rêve. Nous dormions loin du lit, laissant toujours un espace entre le matelas et le corps. Lévitacion orgasmique oblige. Est-ce que les orgasmes sont représentatifs d'une époque ? Venez orgasmes anciens, montrez-leur ce que vous savez faire, à eux, les orgastiques d'aujourd'hui. Ceux qui ne lèvitent pas. Qui font corps avec le matelas, en connaissent

la marque et les qualités. À se demander parfois s'ils baissent avec un humain ou un dunlopillo.

C'est un jour de folie, de ceux où l'on glisse dans la pièce tout habillée de ratures et de froissements, de lambeaux de papiers.



Le Paris que je t'offre n'existe que pour toi. Il va du sud à l'est. Se déplace un peu vers le nord. Mais très peu à l'ouest. C'est pourtant très beau l'ouest. Le soleil s'y couche et les poissons veillent sur la fin du monde. Ne crains rien. Je t'ai trop enfermée entre les quatre murs du récit. Nageons ensemble sous les pavés. Comme ils sont luisants et noirs. Ils disaient que sous les pavés se cachait une plage, mais c'est faux, archi-faux. Sous les pavés se cache l'obsidienne. C'est de cette pierre sombre comme tes cheveux que nous aurions bâti une tombe pour t'abriter.

Il ne faudrait pas que ça recommence. Pour le moment, contentons-nous de nager toutes les deux. La nage est beaucoup plus sûre que la marche dans notre cas. Imaginons que la punition soit venue plus vite que prévue. Que les eaux aient englouti le monde. À cause de cette irréparable erreur. Ce pouvoir que les hommes se sont donné. De massacrer, de tuer, d'exterminer. Paris aussi serait englouti sous les eaux. Et nous, tranquillement, nous nagerions entre les maisons, les édifices, au dessus des jardins.

Lavant les lieux et les récits de nos vies, des outrages de la nécessité. Prêtes à recevoir d'autres vies. Brèves à chaque fois. Étirées. Re-crétant sans cesse nos bandes passantes. Le temps passé se plisse pour parvenir plus vite à son temps messianique intérieur. Là, le miracle se produit, nous pouvons marcher dans nos propres ruines, l'air y circule librement, les morts se relèvent et nous saluent. Une petite mort dont nous ressuscitons allègrement. Nous sortons de la réalité comme un chat se réveille de sa sieste. Frais et dispos, prêts pour l'exploration du temps. Tout ce que nous voyons et entendons à cet instant de la réminiscence ne se déverse-t-il pas dans le présent ? et d'ailleurs qu'est-ce que le temps ? êtes-vous si sûrs qu'il existe ? ou n'est-il qu'une des facettes de cet interlocuteur muet aveugle et sourd que nous appelons le dieu ? ou Dieu ? ou un dieu ? ou une divinité ? Ou la pulsation de notre rythme ?

P.

Montréal, 19 janvier 2019

Encore une nuit d'insomnie, ou bien ai-je rêvé que j'étais éveillé? Les séries télés sans queue ni tête se succèdent sur mon écran géant, je me demande s'il n'y a pas de scénario écrit à l'avance ou bien si c'est moi qui suis complètement incapable de me laisser impressionner par les « twists » sans fin de la télé moderne.

Ce n'est plus un film, c'est 120 films, ce n'est plus un choix, c'est un embarras.

Errer sur ces sites qui remplacent la télévision est une errance permanente, il n'y a rien à voir et rien n'y circule. J'ai les yeux injectés de sang, je suis un droog et l'on me force à regarder en me faisant couler des larmes artificielles entre les paupières, Regarde juif et tais-toi! Regarde rebelle et apprends! Et pourtant je n'en ai rien à faire, je n'apprends pas et je crie, je crie fort, ou tout au moins je rêve que je crie, car il faut crier dedans.

Mais pourquoi tant de contenu, n'est-ce pas le signe d'une civilisation en perte de vitesse que le trop de contenu? Le contenu déborde du contenant qui ne

contient plus rien, la rivière déborde, je pagaie sur la rivière Amazon Prime et Klaus Kinski me crie dessus. Ou bien crie-t-il en-dedans ? Impossible de savoir avec sa tête, il est un peu comme ces langues qui ressemblent à une colère permanente.

Je pagaie et cette rivière n'en finit plus, les lacs intérieurs sont remplis de séries télévisées imbitables et de régions inhabitables, peuplées de peuples étranges aux yeux carrés. Je navigue, mais je ne sais pas conduire, je nage, mais je ne sais que couler. La rivière débouche enfin, ça sent très fort le Netflix, il est évident à la couleur des eaux que c'est ici que la culture vient mourir. Avant, ces eaux étaient remplies de poissons, nous y allions pêcher toi et moi. Il y avait le jeune Antoine Doissnel qui n'avait jamais vu la mer avant et nous la découvriions avec lui, émus et un peu tristes. Il y avait Homère et des sirènes bien roulées, on ne fumait que le Nil toi et moi. On savait s'amuser. On savait regarder.

Maintenant les eaux sont rouges de sel et de Netflix, sur les bateaux de croisières on mange de la truffe, mais on n'a jamais vu Truffaut, on surfe sur la nouvelle vague. Oh ! on sait s'amuser, paraît-il, s'amuser des autres surtout. Hop, Selfie !

Un homme à la Rohmer !

Avant, tout était poissonneux, on pêchait à la dynamite toi et moi. Cela faisait Pif ! Bang ! Boum !

comme dans un vieux Batman, la mer était démon-tée et l'écriture impossible à prévoir, nous étions plus intelligents que nos téléphones toi et moi, enfin surtout toi, tu connaissais des poèmes et moi des chansons, tout était un peu crasseux, nous connais-sions les poissons par leurs noms.

Je rêve je crois, ou bien je suis toujours un peu mélancolique, un petit air de côté, qu'on me refille un biscuit et un peu de café, je m'en vais leur dire, ils voudront forcément m'écouter !

On me recueille à bord, on fait route sur l'océan, ma pirogue ne me mènera pas bien loin, c'est un bien beau cercueil, mais c'est un cercueil tout de même. Me revoilà tel un droog, les yeux écarquillés, le souffle lourd, j'ingurgite des images qui ne sont pas neuves, mais dont le référent est manquant. On vole, on sample, on re-imagine, je ne suis pas contre, je suis d'avis qu'il y a trop de contenu, il faut recycler, désengorger les contenants, tasser un peu tout ça pour faire de la place. Si l'on veut faire du vieux avec du vieux, pourquoi pas ? Mais moi je suis là, on me nourrit de force d'images et je n'ai plus aucune patience. Je crie, je me réveille, mais je ne dormais pas. Je perds mon flot, j'accoste.

Avant, on cherchait sur cette plage des coquillages toi et moi, maintenant on assiste au pillage toi et moi, surtout toi d'ailleurs, tu connaissais des noms d'oiseaux et moi je les inventais, tu les as tous vus mourir toi, et moi, j'ai joué avec leurs os.

Une fois à terre les nouvelles nous apprennent que tout est perdu, je me fais des remarques cyniques et meurtrières, je rêve de brigades rouges et de gilets jaunis par la fumée de cigarette, des Gitanes pour sûr, comme celles que fumait mon grand-père. Je ne me souviens pas de cette odeur, il y a des choses dont on se fout peut-être quand on est enfant. Être adulte c'est apprendre à se souvenir, peut-être, je ne saurai jamais, j'ai vécu longtemps à Neverland, ou Shanghaï comme on l'appelle maintenant. J'étais l'horloge *et* le crocodile, je n'étais pas Peter Pan, je ne suis jamais le héros dans mes histoires, je ne suis pas non plus le méchant. Je suis l'horloge et le crocodile, jamais à l'heure, un peu verdâtre, muet, nageant.



Je rêve de brigades rouges, de sang. Ta génération était bien pacifiste, la nôtre est pacifiée, vous parliez de fumée bleue et de musique douce, j'y ai goûté, je l'ai écoutée. Je crois même un peu la connaître, assez pour me rebeller peut-être. Assez aussi pour m'y intéresser, définitivement assez pour frimer dur devant mes contemporains. Ils sont si cons mes contemporains, parfois je les méprise, mais j'ai bien trop d'empathie, ça ne dure pas. Je me mets à leur place, le cul entre deux chaises paraît-il, une enfance analogique, une vie numérique. Oh oui bien sûr, c'est très joli sur le papier les mots en -ique, une vie entre deux chaises musicales, on y perd toujours sa place.

Parfois aussi, quand je dors mal, je déteste ta génération, vos disques étaient mieux, les gens avaient du poil sous les bras, mais pas par mode. Je vous déteste et je suis jaloux, je vous en veux, un peu. Pourquoi ne les avez-vous pas brûlés ? Maintenant ils gèrent le monde comme s'il leur appartenait.

Vous étiez pacifistes ? Eh bien dansez maintenant !

J'aimerais vous détester, mais je vous aime, vos convictions robustes, vos odeurs de patchouli, vos cheveux sales, vous aviez des idées et des idéaux, nous n'avons plus que du papier, du papier virtuel en plus.

Pourquoi ne les avez-vous pas brûlés dis-moi ? Pourtant vous aviez le manuel, les anarchistes russes et chiliens, les communistes vietnamiens.

Pourquoi ne les avez-vous pas brûlés dis-moi ? Pourtant nous avons lu les mêmes livres d'Orwell.

Regarde-les maintenant ces gros cochons, ils nous roulent dans la farine et se roulent dans la boue.

Un feu de joie que l'on aurait vu du ciel, de la Lune, de Mars, de Jupiter, une odeur fumeuse dont nous nous souviendrions !

Je rêve éveillé, je n'ai plus de pupilles, plus de paupières, les yeux rectangulaires, la bave aux lèvres. J'en veux à tout le monde de mes propres faiblesses, je lève les poings au ciel et je les maudis, mes contemporains, les tiens, tout le monde y passe !

Ma rage est une guerre de cent ans, ma folie est celle de Néron. Je suis amer, je vocifère, un vrai démon. Un crocodile d'un sale vert, une bête maudite sans toi ni moi.

Je sais pourquoi vous ne les avez pas brûlés, c'est épuisant d'être en colère, je vous déteste et je vous aime, petits humains si fragiles, si épuisants. Faisons du mieux que nous pouvons, nous n'irons pas bien loin va ! Au mieux nous traverserons un ou deux continents, une ou deux mers.

Je sais pourquoi vous ne les avez pas brûlés, c'est impossible de faire prendre de la peau de cochon, c'est épais et sans poil, et puis nous avons besoin de feu pour la fumée bleue, de génération en génération.

Je sais pourquoi vous ne les avez pas brûlés, ils se donnent en spectacle, c'est éblouissant, ils crient : « moi aussi » et nous ont volé notre voix et nos

allumettes, ils créent une bien belle illusion. Ils nous ont fait croire qu'ils étaient des nôtres et nous avons gobé tout ça comme un crocodile gobant des poissons.

Et puis, le ventre plein, nous nous sommes endormis au soleil pendant 100 ans, jusqu'à ce que les pluies acides nous réveillent. Tout est maintenant humide, plus aucun feu ne prendra.

Ah ça on a bien rêvé toi et moi, on a dessiné des plans dans le sable, on sait aimer et détester toi et moi, on s'est assis à l'ombre des arbres, on a lu, on a fumé.

On a vu des continents entiers toi et moi, seuls ou séparés, on a traversé des mers entières toi et moi, en bateau et sur le papier. Au moins on aura toujours ça toi et moi, on ne s'en laisse pas conter, leurs histoires qu'ils réchauffent on les connaît toi et moi, surtout toi d'ailleurs, puisque c'est toi qui me les as contées.

Je pleure un peu tout seul, je suis ému, on a les mêmes yeux toi et moi, surtout toi d'ailleurs, puisque c'est toi qui me les a donnés.

Dring ! Dring ! Dans la panse du crocodile, il est trop tôt, Paris s'éveille et se met à la queue devant le métro, docile comme un crocodile, errant comme des moutons.

R.

Quelque part près de la mer, 23 janvier 2019

Aujourd'hui, je dis, je répète, je murmure que la lumière est douce, que le temps est agréable, je cherche dans ma mémoire fatiguée des signes et des mots qui indiquent et révèlent le bien, le bon, le merveilleux. C'est un effort prodigieux quand on est entouré par un torrent d'informations sur les guerres, les viols, les scandales financiers. Je n'ai aucune preuve tangible que tout ça existe, je n'en ai pas même sur ce qui m'entoure. Ce ne sont peut-être que des mondes illusoires. Les uns comme les autres. Des mondes illusoires, des ornements à l'obscurité. Des ondes, des vagues, des surfeurs y jouent leur dernière carte. Ils n'ont que ça, ils ne sont pas plus épais que le voile de l'illusion. « What is behind that curtain ? » dit Laurie Anderson. Les voiles sont faits pour être écartés et les secrets qu'ils masquent pour être révélés. Dans le temple d'Éphèse en Asie mineure, il y avait une statue d'Artémis, protégée des regards par un rideau (on disait peut-être une portière). J'avais trouvé un petit livret, quelques pages jaunies, il y était question de ce voile et l'auteur affirmait qu'il avait été volé dans le premier temple de Jérusalem. Était-ce juste avant sa destruction ? J'imagine une femme. Un temple en feu. Elle

s'enfuit, elle emporte le voile avec elle, elle ne s'arrête qu'une fois arrivée sur la côte d'Asie mineure, elle trouve refuge dans le temple d'Artémis à Éphèse et elle l'offre à la déesse de la lune. Mais qui a volé à son tour le voile d'Artémis quand Erostrate a brûlé le temple pour se faire remarquer ?

Je voudrais dire aux enfants de ce siècle, que tout cela est plus mystérieux que tout ce que leur smartphone peut leur offrir et qu'un voile peut cacher un autre dieu. Mais je suis seule dans une maison sous la pluie et j'invente un jour lumineux.

La mer au loin est claire, le ciel déploie des nuages de pastels et tout ça m'entoure comme une vaste pierre de rêve. Alors je rêve. Je délimite les contours d'un être qui n'est pas moi. Un être venu des profondeurs de ma mémoire. Mais je n'ai aucun lien de parenté avec lui. Est-il un peu ange comme toi ? un peu démon comme nous ? un peu androgyne comme j'aurais tant voulu continuer à l'être ? Je joue le jeu. Je danse avec les fils de la lumière. Nos lettres du 8 ne cessent d'agacer ma mémoire comme on agace un poulpe dans son trou. Ou du moins comme quelqu'un que nous connaissons bien, toi et moi, le fait dès que l'occasion se présente. L'image du poulpe est bien trouvée et je sens ma mémoire comme une tête de gorgone hérissée de tentacules. Nos lettres tournent, l'ange les pousse du doigt. C'est long un doigt d'ange. Long et translucide. Il le faut. Il faut qu'il soit translucide. Il ne doit pas masquer la

vérité. Seulement lui faire écran. La pousser doucement comme un berceau. L'endormir et ne pas lui permettre de naître. L'ange m'a ramené à Walter Benjamin, à Laurie Anderson, aux années en suspens. Quand internet n'existait presque pas. Quand nous ne le maîtrisions pas. Quand on tournait autour comme des singes autour d'une pierre noire et luisante. Grattant cette matière lisse, peu convaincus de son intérêt, encombrés par des ordinateurs énormes, des écrans épais, des caractères verdâtres. Combien de temps cette lettre aurait-elle mis pour te parvenir ?

Aujourd'hui, je me sens comme un vieil homme après avoir été une jeune non-femme. Mais peut-être ai-je toujours été l'un et l'autre, à l'insu de tous et de moi-même. C'est devenu sans importance. Le temps a brouillé les dernières marques, les ultimes différences. Enfin, je suis parvenue à l'indifférencié. Pour toi, je suis une voix. Après avoir été ta mère. Je suis encore ta mère bien sûr, mais je suis surtout une voix. Je ne me préoccupe ni de la place de tes chaussettes ni de ton petit-déjeuner. Tu es loin dans l'espace. Mais ça ne signifie rien de spécial. Tu es ce flot continu de paroles, ce récit où nous glissons sans forme, comme des buées.

Depuis ton départ, les rêves se sont ajoutés aux rêves et les hivers aux hivers. J'ai tout traversé. D'autres rêves et d'autres paysages de neige et de tempêtes où tes silhouettes se confondent les unes avec les autres, grandes et petites, imbriquées comme des poupées russes, camarade.

Où es-tu ? Cette question s'est posée parmi tant d'autres et m'a réveillée.

Je n'ai pas exactement envie de te voir, seulement de t'imaginer quelque part. Maintenant (je suis éveillée et assise à ma table) les bruits m'apprennent que le vent s'est levé et que le feu n'est pas éteint. Je n'ai ni

faim, ni soif, je suis encore dans la nuit grise qui approche du jour, je n'ai pas repris pied dans le monde. Je flotte comme la grenouille peinte par Matsumoto Hoji. Mes pattes de batracien repliées sous moi, je flotte dans du blanc de céruse où s'inscrit un seul idéogramme rouge,



et mon ventre blanc est comme un contour de visage surmonté d'un seul sourcil. C'est dans cette tenue qui en vaut une autre que je demande à l'obscurité de la pièce : où est-il ? Es-tu à l'autre bord du monde et vois-tu le jour se coucher ?

As-tu déjà eu cette sensation que tes souvenirs étaient plus vieux que toi ? Ou bien que les animaux

dans la ville étaient tous changés en pierre ? Ou que toi-même, soudain, devenais un bloc de connaissances. Non, non, ne ris pas. On peut se sentir soudain en extase d'intelligence. Comme ça ne dure pas, qu'il n'en reste que des bribes, des paragraphes au mieux, on ne risque pas de se ridiculiser aux yeux de ceux auxquels l'intelligence fait peur.

C'est dans les camps d'extermination que le mot intellectuel est devenu une insulte. Je l'ai lu dans un livre de Primo Levi. Quand on dit que les nazis sortaient leur revolver en entendant parler de culture, on se rend rarement compte que c'est vrai, que ce n'est pas une mauvaise blague. Atrociement vrai. Qu'ils ont assassiné par gaz, par mort lente, par balle, des millions de gens intelligents. Pas des ombres, pas des nombres, pas des affamés rendus fous par l'absurdité. Des êtres intelligents. Des enfants, des jeunes, des femmes, des hommes, des vieillards, chacun avec son intelligence et sa mémoire. Des millions de bandes passantes. Et plus ils étaient intelligents et plus ils avaient étudié ces livres que, eux, les nazis, brûlaient, et plus ils prenaient plaisir à les humilier et à les faire souffrir. Alors, comme souvent dans ces danses dangereuses, ces pas-de-deux avec la vérité, ces pirouettes sur un fil de funambule, quand la musique vacille dans des graves graves et des flèches d'archers engluées sur des tables de barbelés, quand mes pieds s'emmêlent et s'entortillent dans des filets, je me pose la question. Celle que j'évite souvent. Celle que ma grand-mère se posait aussi en regardant autour d'elle, dans

ce quartier de prolos où il faisait toujours un peu plus gris, toujours un peu plus humide, toujours un peu plus froid, parce que là vivaient ceux qui portaient le gris, le froid et l'humidité pour les autres. Et la question revenait dans la fumée de ses cigarettes, sous le regard indolent de ma mère qui ne pensait qu'à s'en sortir, à devenir française. Oublier la déportation de son père. Devenir une autre encore. Avec les ongles rouges, de la vraie fourrure sur son col, les toilettes dans l'appartement et pas sur le palier. Et sa mère, ma grand-mère, Lucia, la lucide, l'androgyné, la fumeuse aux ongles cassés par le ponçage et la colle, avec sa fausse fourrure et son pantalon comme une ouvrière bolchevique posait la question : « Ont-ils gagné la guerre ? ». « Qui ? » « Eux. Les boches. Qui d'autre ? » Le mouvement de la lime sur les ongles peints s'accélérait. « Mais non ! » « Non ? en es-tu si sûre ? », la voix rocailleuse, l'accent italien, la mèche rebelle teinte au henné. Comment pouvait-elle se tromper ? Elle lisait des journaux, elle distribuait des tracts. Elle y croyait encore un peu. J'écoutais, j'enregistrais, j'ai pigé plus tard. Pigné oui. Pas compris. Il y a une nuance. Et c'est dans cette nuance que le doute se glisse, entre la sainte compréhension qui se nourrit d'explications et le fait de piger qui ne se nourrit pas, qui pique des trucs chez l'intuition, respectant le doute et la marge d'erreur. Comment un poison comme celui qu'ils ont répandu sur l'humanité aurait-il pu s'évaporer comme par enchantement sous les bombes made in USA ? Il aurait fallu autre

chose que des bombes justement. Mais quoi? L'ange peut-être pourrait répondre. Mais l'Ange de l'histoire ne voit qu'une grande catastrophe, un tas de déchets qui s'amoncellent.

Ont-ils gagné la guerre?

Qu'en penses-tu toi? l'ange de la guérison? Aurons-nous assez de musiques et de mots, de rêves et de mémoire pour renouer les fils? Nous avons hérité de tant de trouvailles guerrières, ça ne date pas d'hier. La guerre est grande pourvoyeuse de trouvailles. Tout le monde sait ça. Ce que nous ne savions pas c'est que tout ça en arriverait à être vitrifié. Comme dans une chanson de Zao : « Tout le monde il est bombardé oh ! », sauf que c'est pas bombardé à proprement parler. C'est tétanisé, dans une danse hystérique entre les parois d'un rectangle de quelques cm². D'un bord à l'autre. Rétrécis jusqu'à l'opacité. Ici l'on vivote, ici on morote. Ici on blog blog, ici on débloque, on déblogue, on twitt sur le zing, on fait l'histoire à coups de *gossips*, je vous le donne en 15 mots, je vous le vends en 30. T'as mis ta robe en vert, à l'envers de l'histoire, tout le monde le sait, ça se voit dans le réseau, on voit ta culotte lolotte, aujourd'hui tu es née, demain tu es née, les ballons roses volent sur l'écran plat, mais chez toi tu crèves de solitude et tu attends une pizza d'anniversaire commandée sur uber. Uber pizza, uber mariage, uber limousine, en avant ma cousine, no propose today? Tu es trop moche tu ne ressembles

pas à une kim ni à une vanessa, tes cheveux sont gras, ta peau est moite, tout le monde le sait, tout ton réseau est rongé par les rats de l'ennui, ils savent ils voient ils commentent. Rien aujourd'hui, happy birthday, tu es née au silence, l'écran est noir, la pizza brûle dans le four, tu ne sais plus utiliser un ustensile, ta vie tient à un cil, désespérément tu attends le prince charmant qui te likera, te filera 5 étoiles, t'emmènera dans un *second life* éternel où l'argent coule dans les pixels, viens viens sur la montagne de pognons, easy life, easy money. À minuit ton écran se transforme en crapaud. C'est le dernier cri, les pixels dégueulent de bave de batracien. Croa croa. Crapaud corbeau. Dans le net tout est propre et les crapauds ne bavent pas comme ça. Retournezy. Là-dedans ni chaud ni froid. Les ciels sont orange et les Indiens ne sont pas morts, ils t'attendent à l'entrée du parc national, tout sourire, tout mignons. Fais quand même attention. Avec ces étrangers cuivrés tout peu arriver.

Je te parlerai de ceux qui ont de toute leur intelligence tenté de nouer des fils avant nous. Et ce n'était pas un filet qu'ils tressaient. Pas la toile, pas le web. Ils formaient des nœuds, pour mettre à l'épreuve leur capacité à les dénouer. Maintenant on va au web, tête basse, prêts pour la saillie, ça ne demande pas d'effort et la stérilité est garantie. Je ne veux pas être plus vulgaire qu'eux, les puissants qui ont remplacé la culture par la finance, mais parfois ça vous remet les idées en place, un peu de vulgarité.

Comme ce proverbe yiddish: « Tu viens d'une goutte qui pue et tu y retourneras. » Mais ça n'empêche pas la tournure d'esprit de s'élancer vers les sommets de la connaissance. Hein ? pourquoi pas ? Faut-il comme les stars avoir toujours la tenue qui va avec la situation ? Rien de plus beau qu'une femme qui sort de l'eau vêtue d'une robe. Rien de plus amusant qu'un joueur de tennis en tutu. Ils ont gagné ces puissants-là, quand tout est devenu formel. Conforme. Quand le progrès est devenu inéluctable. Ce fut inéluctable. C'est inéluctable. Même sur l'art, ils ont mis les scellés. Ci-gît l'art libre, ci-gît l'art tout court et en avant la monnaie. Tous en ligne. Tous en marche vers le progrès. *O superman, o Judge*. En avant un pas de plus vers le vide du sujet. *O superman, o Judge. And when force is gone there is always mom. Hi mom. Thank's Laurie*. Tu viens et tu nous sauves avec tes longs bras, comme dans ta chanson. Comme dans un jeu d'enfants. Ton arme est la même que la nôtre, c'est l'ironie. Not iron. Irony. So hold us, Laurie, in your long arms. Combien d'adolescents jeunes et moins jeunes ont lu Benjamin grâce à toi ? *Strange Angels* ? 1989 ? C'était en 1989. Tu aurais pu écrire un livre. Personne ne l'aurait lu. Tu as fait un disque, nous l'avons tous écouté. Le dernier morceau s'intitule « For Walter Benjamin » et tu y chantes un bout du paragraphe sur l'ange de l'Histoire, celui qui s'ouvre sur un poème de Gershom Scholem et l'*Angelus novus* du tableau de Klee.

Je me suis arrêtée pour écouter la première fois. Je lisais Benjamin. Ce n'est pas un roman, Benjamin,

on ne lit pas ça comme un polar, bing boum, t'as vu le suspense, t'as vu l'embrouille, hop c'est fini, j'en prends un autre. Ça prend du temps pour lire Benjamin. Mais là, mon cerveau androgyne a crêpité comme un feu d'artifice. Étaient-ce les derniers feux de l'intelligence qui incendiaient les studios de la Warner Bros? Sans doute, car après, l'ange s'est mis à laver des pare-brise pour bouffer. Et dans les poubelles de l'histoire, la petite, la nôtre, celles des gens non gentrifiés, non vitrifiés, l'histoire sans majuscule, on a recommencé à trouver des livres, jetés, là, sur les trottoirs. Ceux qui n'entrent pas dans les bibliothèques ikea faut croire. Ah! les avalanches de livres dans les chambres désordonnées de ma jeunesse! on aurait plutôt jeté ses fringues pour leur faire de la place. Que signifie « savoir gratuit » dans une société où des godasses peuvent coûter deux mois de salaire? quel savoir quand une gamine peut vous dire sans rougir que dès qu'elle gagnera sa vie elle s'achètera des louboutins? Et après? quand elle aura mis ses mignons petits pieds dans ces galères à semelles rouges, quand elle surmontera la foule des lambdas chaussés chez Bata sur les trottoirs poudrés pour elle seule, quand l'un des plus beaux passages de Paris, où traînaient Chris Marker et Yannick Bellon, sera devenu propriété privée du louboutin, le butin du loup, et que des hommes armés garderont les portes d'or du temple de la godasse, pour interdire ce passage parisien VIP à nos abominables pieds de minables, quand tout cela sera avéré

pour les siècles des siècles, le monde s'en portera-t-il mieux ? faut-il porter des louboutins pour lire Walter Benjamin ? j'en doute. La compression du pied et la hauteur du talon ne facilitent pas la flânerie. Pourtant je n'ai rien contre une certaine futilité. Mais, c'est comme le savoir, elle devrait être gratuite. Et pourtant, que de joie et de paix dans la futilité. La douceur d'un après-midi près du feu à regarder passer les nuages, à lire, à regretter. À regretter de ne pas avoir tout lu. Les regrets, le luxe qu'ils représentent, on n'en a pas idée tant qu'on vogue à ses futiles occupations...



P.

Montréal, le 25 janvier 2019

Je ne devrais pas lire James Baldwin dans le métro le matin, je suis un jeune homme impressionnable, à défaut d'être une femme de goût. Je ne suis plus si jeune d'ailleurs, mais je ne suis pas d'un certain âge bien que je sois certain de mon âge, enfin dans mes meilleurs moments. Le reste du temps, je dois consulter mon téléphone intelligent à tout bout de champ, sans lui je sais à peine compter jusqu'à dix.

J'ai encore bien mal dormi, j'ai rêvé que j'étais payé en viande fraîche. Mon patron, les mains et les avant-bras couverts de sang, me révélait que mon salaire me serait désormais versé une partie en agneau et une partie en bœuf. Voilà tout ce que je pense de ce système finalement. Je me rends, exsangue, jusqu'au bureau et on me paye en animaux morts, fièrement comme si je devais être content de participer à cette boucherie. Voilà. Oh si j'avais les ailes d'un poulet, je raserais la terre et j'irais me chercher deux ou trois biftecks et des jarrets.

En attendant je lis Baldwin, j'aimerais ça savoir comme lui écrire exactement comme je parle, ou

bien parle-t-il comme il écrit ? je l'aime autant que je déteste Hemingway. Hemingway est un boucher, il découpe des carcasses en fumant la pipe, il fait une blague salace, appelle les femmes « des pépettes », puis il essuie son couteau dégoulinant de prose baveuse sur son tablier de boucher. Je le hais. On m'a obligé à lire *L'adieu aux armes* dans ma scolarité et je me souviens m'être dit que si c'est ça être un homme, un vrai, je préfère être une femmelette. Dieu merci, de nos jours c'est un peu à la mode de s'amuser avec le spectre du genre, la seule pensée de ce gros américain sanguin et machiste me donne envie de devenir végétarien. Ça ne m'étonne pas que ce gros tas de bouse ait écrit sur la corrida, qu'il aille donc se faire encorner !

De quoi est-ce que je parlais déjà ? J'allais te répondre et puis je me suis emporté. J'ai regardé autour de moi par-dessus mon livre et tout de suite je me suis mis à penser à autre chose dans un autre temps. Je me suis traîné exsangue au travail ce matin. En anglais il y a une expression pour dire que quelque chose est très difficile, on dit que « c'est comme tirer du sang d'une pierre ».

J'ai dépensé la moitié de mon salaire en livres samedi dernier. J'ai trouvé une petite librairie d'occasions dans le quartier des universités. Il faisait un froid sibérien, alors je suis allé au musée et j'ai passé le reste de la journée dans cette petite librairie. Il y faisait si chaud et la conversation du couple qui

tenait l'endroit était si amusante. Alors je suis resté, je ne sais pas s'ils savaient que je les écoutais, mais c'est sûr qu'ils se donnaient un peu en spectacle, tour à tour se chamaillant sur la place que devait prendre un livre, et puis rigolant de leur colère. Il y avait dans le coin un vieux poêle à bois. T'ai-je dit qu'il y faisait chaud ? Le poêle à bois et puis la chaleur des érudits et de leur conversation.

Je suis resté longtemps, flânant, lisant en diagonale des chapitres de *La Guerre des Gaules*. J'étais avec mon Australienne et on a joué à « l'as-tu-lu ? ». Cela m'a rappelé notre rencontre, à l'époque on jouait à « l'as-tu-vu ? ». J'étais impressionné que, de l'autre côté du monde, elle ait vu les mêmes Truffaut et les mêmes Kurosawa que moi.

L'as-tu lu ? Le couple des propriétaires l'avait sûrement lu, toi aussi probablement.

L'as-tu vu ? Je débarquais tout juste de France, ou d'Allemagne, je ne sais plus. Quand je veux faire une blague sur les Français, je dis que nous ne reconnaissons pas la possibilité que qui-que-ce-soit en dehors de nos frontières soit cultivé. Pourtant César nous voyait comme des barbares. Ah nous avons bien changé ! Ou pas. Est-ce que ta grand-mère sarde se sentait française ? Et sa collègue kabyle ? Après tout, être né au Maghreb au début du siècle c'était être français. Venir d'Italie ou de Sardaigne pour rebâtir la France, c'était participer à l'effort national ! Protégées par l'ange de la Bastille, les idées de la révolution, l'égalité, la fraternité, la

perplexité. La France a une bande passante bien limitée.

L'as-tu lu ? Je ne l'avais pas lu, alors je suis reparti avec *Orlando* de Virginia Woolf, et je lui ai offert Kawabata, *Pays de Neige*. Je voulais lui laisser le choix entre celui-là et *Le Joueur de Go*, mais *Pays de Neige*, au Canada, vous comprenez...

« Ma petite Canada ! »

L'as-tu vu ? Vivre loin, c'est toujours un peu un *drôle de drame*. On y parle d'autres langues, on change de boucherie. Le couple de propriétaires parlait avant tout anglais, ils m'ont donné un autocollant « je ne l'ai pas acheté sur Amazon ».

J'ai ri. Et puis j'étais un peu triste. Quand ce petit temple des lettres sera remplacé par un restaurant végétarien ou une chaîne de mauvais cafés. Que le poêle à bois sera devenu un chauffage électrique. Que les conversations seront devenues des bruits d'ordinateurs portables. Que restera-t-il des petites blagues ? Qui feuillettera Jules César et Thucydide ? Qui vendra des exemplaires jaunis d'*Orlando* ? Dans le texte. Tu le vois Jeff Bezos avec ses gros bras et son imagination de milliardaire te tendre un autocollant « je ne l'ai pas acheté chez deux petits vieux sympas » ?

À force d'élargir la bande passante globale on la réduit à un niveau individuel, c'est comme des vases

communicants, et le petit peuple est toujours le vase du dessus, celui qui se vide.

Je me suis donc rendu au travail, exsangue et gelé, dans un quartier vide du petit peuple. Le petit peuple autour de moi ne lit plus de livre, pas même des kindles d'Amazon. Ils jouent sur leurs portables, ou bien ils se vident le cerveau en regardant les médias sociaux qui les rendent, dans le contexte de la vie réelle, complètement asociaux. C'est le fameux « alone together ». Ce concept, quand il est partagé entre jeunes riches beaux blancs, c'est un peu frime, un peu décalé, un peu chic et choc. Ici, dans le vide du petit peuple, c'est juste horriblement triste. Je lis Baldwin, le teint clair au milieu des émigrés de l'Afrique francophone, des Maghrébins et des Sri-Lankais.

Il a écrit pour eux, mais c'est moi, un jeune blanc-bec éduqué et frimeur, qui le lit. Parfois je regarde au-dessus de mon livre pour voir si on me voit, mais les regards sont vides et les vases pas très communicants.

C'est triste un petit peuple quand ça n'a même plus la force de se battre. Je rêve d'être un de ces intellectuels, un de ces penseurs juifs aux verres de lunettes épais, un des personnages de *Z* de Costa-Gavras. Celui qui est à moitié juif, car « ce sont les pires, ils se croient supérieurs, y compris aux autres juifs ».

Où en étais-je ?

Je voulais te dire quelque chose, autre chose, une

petite chose de rien du tout. Et puis j'ai divagué, comme d'habitude, je voulais te dire que si j'ai rêvé c'est que j'ai dormi. Un peu.

C'est dur à contenir un ange, ça vole, ça s'échappe. Ça vaut ce que ça vaut un ange, mais ça vaut au moins un sourire.

R.

Quelque part près de la mer, 31 janvier 2019

« La culture c'est tout ce qui reste quand tout le monde est parti »... je trouve cette phrase au hasard d'une lecture, une re-lecture même. Je suis sûre que tu peux deviner qui l'a écrite, d'abord parce que lui seul pouvait l'écrire et que si quelqu'un peut deviner, c'est bien toi... Des re-lectures, en ce moment, j'en fais beaucoup. C'est que je vis dans le vide. Au propre comme au figuré. Il y a bien la mer devant, au loin, et la montagne derrière, au loin, il y a aussi le vide de chaque côté. Et au milieu de tout ça un plateau. Ce n'est pas un plateau de cinéma, ni le Plateau à Montréal. Et vivre sur un plateau, c'est ne pas être servi.

On monte ou on descend si on veut en sortir.

Alors, comme j'ai le vertige et que je suis fatiguée, je reste là, au milieu du plateau. J'arrache des pierres et des cailloux à la terre rouge et brune. J'amoncelle des branches sèches en prévision d'un hiver qui ne viendra pas. Je regarde éclore les asphodèles et j'explore la bibliothèque. La bibliothèque de Borgès, au milieu d'un *altiplano* de terre basaltique, entre la mer et quelque chose qui tient à tout prix à se faire passer pour une montagne, mais qui ressemble davantage à un très grand rocher pelé. Alors bien sûr, « la

culture c'est ce qui reste quand tout le monde est parti », ça m'a fait rire, là, toute seule au milieu des livres, sur le plateau.

Et ça m'a rendue optimiste. J'ai imaginé la culture comme une immense forêt, non pas vide d'humains, mais vide de monde. Il y a des humains qui ne font pas du monde. Ils sont le monde. J'imaginai une forêt équatoriale. Pleine de cris, de stridences, de chants. Verte jusqu'à la folie. Avec des taches de rouge et de jaune. Du blanc aussi. Les humains qui y vivent en font partie au point de suer de la sève d'arbre, de parler oiseau, de mordre comme les tigrillos. La nuit, ils se transforment en tout un tas de bêtes, d'esprits, d'insectes. Le jour, ils vendent des tigrillos sur d'impossibles marchés posés sur la boue.

Tigrillos? tigrillos, señorita?

Dans cette forêt, la culture pousse en une nuit comme les orchidées et, comme les orchidées, elle vit d'air et de vapeur d'eau. Elle est sortie hors de la civilisation comme un diable d'une boîte, un vague ressort l'y rattache, mais elle déborde. Elle se relève de siècles de corsets. La boîte n'est pas son carton d'origine.

C'est la culture de ceux qui ne lisent pas nos livres. Nous, nous en avons désespérément besoin de ces livres, sinon nous ne savons plus qui nous sommes. Eux, ils ont appris ce que nous sommes tout au long de nos erreurs. Et ces erreurs humaines ont été leur perte.

Pour dire le mot « être », ils ont toutes sortes de vocables compliqués. Selon l'heure, le jour, la situa-

tion, la couleur dominante, ils sont et ne sont pas, ils ont de l'être et ils en jouent, ils tournent autour du verbe comme le *tigrillo* autour de l'arbre sacré.

Je les ai connus, c'était dans un autre monde, il y a des centaines d'années. Déguisée en nuage, je planais au-dessus de la forêt. C'était alors le seul moyen d'y parvenir. Surtout sans subventions gouvernementales. Pas un cheval n'aurait voulu me porter là-bas. Une pirogue peut-être ? mais après ? C'est ce qu'on appelle un enchevêtrement inextricable, une jungle. Et je pèse mes mots. Aussi, j'ai choisi la solution la plus simple : glisser en gouttelettes. Parfois quand une pluie descendait sur la forêt, je pouvais m'en approcher, rebondir sur cet amas d'enchevêtrements inextricables et hop ! grâce au cycle de l'eau, je repartais dans les hauteurs.

Je les ai connus, leurs femmes aux yeux de feuilles, leurs enfants aux bidons tout ronds, leurs corps compacts et peints, leurs chants toujours de gorge ou de nez. Leur manière de jeter sur toi un regard de doute. Nos vêtements, notre couleur, nos gestes, tout leur est un étonnement. Je les ai vus au crépuscule de leur histoire. Déjà perdus pour un monde perdu. Sur le point d'être transformés en produits touristiques. Leurs images hantent le web, pourtant. L'humain occidental prend un malin plaisir à faire une étrange propagande autour de ce qu'il a détruit. Est-ce par fanfaronnade ? par bêtise ? par mémorisation ? La mémoire zap, la mémoire twitt, la mémoire vide, ça ne fait pas beaucoup de matière. Et c'est de matière que la forêt est faite.

De la matière vive. Qui brûle qui pique qui hante qui envoûte qui mord qui perd qui dévore qui griffe qui chante qui ruisselle...

Alors oui, peut-être avait-il raison, la culture c'est ce qui reste quand tout le monde est parti. Mais il s'en fichait d'avoir raison, c'était juste une de ses facéties. Pourquoi tout est-il devenu si horriblement sérieux et inconsistant à la fois ? Du sérieux guimauve. On s'emmerde à cent sous de l'heure dans ce monde tout occupé à se faire mal.

Une époque où le monde s'est préoccupé d'autre chose ? En deux mots comme en trois, à la crie, à la volée ou à la pelote, je n'en vois pas. Les humains souffrent depuis si longtemps qu'on se demande comment ils font pour continuer encore, pour en redemander.

C'est drôle, j'écris les humains comme si je n'en faisais pas partie. Pas encore peut-être ? Je n'ai pas gagné le droit d'être humaine. Je n'ai pas reçu ma *green card* pour l'humanité. Me voilà émigrante, cherchant mon identité parmi les foules étrangères. J'aurai beau faire, elle me reviendra en pleine poire par un étrange effet boomerang. On pense avoir changé, être enfin cet autre tant appelé de nos vœux, cet étranger qui porte notre nom et se glisse dans leurs villes avec la souplesse d'un tigre. Et pata-trac, tout est là, coulé au fond, dans le marigot avec ton crocodile et mes poissons-chat, tout ce que nous sommes et serons et fûmes. On est revenu au point de départ. On reste soi. Ce soi qu'on avait présenté comme s'il était un autre. L'humain est une valeur

fluctuante. Il n'a pas toujours la même qualité. Il y a des années de vaches maigres et d'autres de vaches immolées.

Pendant des années j'ai inventé un personnage d'androïde. J'écrivais son histoire. Par bouts, par bribes. Il avait un nom et une planète qu'il quittait pour venir observer les terriens. C'était un peu mon journal que j'écrivais finalement. Quand j'étais triste ou un peu paumée, je me projetais dans la peau synthétique de Laïm Gx. Je regardais avec ses yeux de cristaux liquides, j'entendais avec ses oreilles en stéréo. Je devenais imperméable, invulnérable, imperturbable. J'étais une humaine-machine. Ça commençait toujours par la même phrase comme dans un *soap opera*, je me représentais bien la scène, le LGx émergeait d'une sorte de brume et il disait : « Nous, nous sommes nous, nous n'avons pas le droit de dire je, nous sommes Laïm Gx, x x x », il disait ça, et il entrait dans le texte comme dans un bain.

C'est lui, l'androïde, qui m'expliquait des trucs sur les humains. C'est lui qui m'apprenait à me glisser dans des peaux, dans des âges, dans des histoires. Comme androïde, j'aurais facilement passé le test de *Blade Runner*, j'aurais surmonté tous les pièges car c'est sous androïde que j'étais le plus humaine. Comme androïde, j'ai appris à voir les animaux avec des yeux non-humains.

Ce que LGx ne m'a jamais montré c'est Dieu. Ce n'est pas dans ses compétences. Un androïde n'a pas de croyances.

Mais il parlait toutes les langues et sa magnanimité

était sans limite. Il jouait de tous les instruments et sa bonté n'avait pas de frontière. Je ne sais pas où ni quand je l'ai perdu. Mais il a disparu de mon imaginaire. Peut-être est-il retourné définitivement sur sa planète?

Sur le journal, il y a écrit « pénurie des matières » et je lis « pénurie des matins ».

Tant pis ! nous irons dans le soir. Nous tournerons autour de la planète à la recherche des matins perdus. Sur le journal, il y a écrit tant de choses qui seront périmées demain et tant de choses qu'on aimerait voir disparaître par enchantement.

Enchantement ! quel mot désuet ! et qui ne veut plus dire grand-chose. Cela veut-il dire qu'on nous couvre de chants, comme ces peuples animistes qui murmurent des chants à la surface de la peau pour guérir des mots ?

Il serait urgent d'inventer des rituels qui se tiennent, qui aient de la gueule, qui se posent là. Pas de ces petits rituels pour fonctionnaires frileux ou traders alcooliques. Des rituels à la mesure de l'irréalité qu'on nous impose.

Tout n'est-il pas confus ? irréel ? contradictoire ? hostile souvent ?

Et comment apprendre la patience dans ce monde où tout nous est jeté sans arrêt au visage ? Comme une machine à sous vomit des jetons, l'irréel vomit des images, des situations, des événements, des catastrophes. Il faut qu'il y en ait pour tous les goûts, tous les dégoûts, toutes les bourses. Pourtant, pas

besoin de lunettes pour s'apercevoir que c'est toujours la même camelote, à quelques détails près.

On vit dans l'escamoté, le remplacé, le désintégré aussi, faut l'avouer. Par exemple, je lis cette phrase anodine : « Des chats qui se poursuivent dans le métro. » Ça me file un de ces vertiges ! et qui se termine en fanfare, au galop dans un tunnel qui semble ne jamais finir. Je suis enfant, je marche dans le couloir du métro, soudain je lâche la main de ma mère parce que des chats, à toute allure, ont traversé le couloir, se poursuivant l'un l'autre. Le premier est roux, un éclair doré dans la poussière du tunnel, l'autre je ne sais plus. Je me mets à courir.

Des chats ! des chats !

Là où il y a tant de souris ! c'est logique.

Et ma jolie maman court derrière moi sur ses hauts talons.

Désormais, il y a moins de poussière dans le métro, mais il n'y a plus de chats. Les chats errants ne errent plus. Mais que font-ils donc ?

Les philosophes se prennent tous pour des politiciens. Les politiciens pour des épiciers et tout le monde est content d'être mécontent. Et les chats se pressent sur les réseaux sociaux. Ils y règnent en maîtres. Ils en sont les rois et les reines. Eux, ces êtres indépendants et asociaux. Eux qui sont individualistes jusqu'au bout des griffes. Ont-ils le choix ? sûrement pas ! On les force à représenter ce qu'il reste d'humain dans l'humain. J'allais écrire dans le chat. Mais ma langue a heureusement fourché. Ma

langue de chat, bien sûr. S'ils avaient le choix du chat, ils opteraient pour la liberté, y compris celle de dormir toute la journée et de ne pas être transformés en selfies. Ce qui est mieux qu'en manteau bien sûr. Mais pas plus le chat que l'androïde ou moi, n'avons le droit à la paresse. Ce droit fondamental fait pour être détourné vers des occupations. Le seul capable de nous donner envie de travailler.

Au fait, je ne te l'ai pas dit, mais avant d'entrer dans la forêt, j'ai déposé ma lampe-torche, mon couteau, ma montre, ma boussole, ma quinine...

Alors parfois je me demande si j'en suis ressortie de cette forêt. Si je ne suis pas encore en train d'y errer sous forme d'esprit. Parce que la fin de la forêt, je ne l'ai jamais trouvée. C'est d'ailleurs tellement étrange, la fin d'une forêt. Les arbres s'espacent-ils peu à peu ou ça finit d'un coup ?

Et après ?

Après ?

Le bruit revient, les gens réapparaissent et la civilisation civilise.

P.

Sur une plage abandonnée, le 7 février.

Si je meurs je te laisse mes Haïkus, ou bien je te laisse tout court.

On dit que partir c'est mourir un peu, mais mourir c'est partir salement.

Comme je voulais mourir un peu je suis parti.

De toute façon un ange n'existe que dans l'au-delà.

Si Shanghai était un enfer, le Québec est un purgatoire.

Enfin, un enfer... Étant juif, pas de confession, mais de culture, je ne reconnais pas l'enfer et tous les anges sont nés égaux. Sauf certains anges, qui sont plus égaux que les autres.

Mais tu connais la chanson.

Et si je meurs je te laisse tes disques que tu m'as donnés. Retour à l'expéditeur, un retour bien envoyé.

On dit que partir c'est mourir, un peu. Je voulais mourir. Beaucoup. Donc je suis parti. Loin.

On dit que l'on va chercher de nouvelles opportunités, mais comme tu le sais. Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se déforme.

Donc il n'y a pas de nouvelles opportunités. Que celui qui ose te mentir soit puni d'un retour dans la mâchoire ! Il n'y a pas de nouvelles opportunités, juste d'éternels purgatoires. On justifie comme on peut nos actions dans la vie, vraiment, mais en fait, on court après des anges.

Pour les plumer.

Et si mon plumage se rapporte à mon langage...

Mais tu connais la chanson.

Je laisse derrière moi, deux ou trois haïkus, des souvenirs d'ange, deux ou trois petits bouts.

Un petit ange de rien du tout. Et une bergère. Connais-tu la chanson ?

J'ai fait un séjour prolongé au purgatoire, je ne sais pas trop ce que je devais y purger. Une peine pour non-assistance à ange en danger ? Une peine de cœur ?

Une peine perdue.

Un ange suspendu dans les airs, volant de ses propres ailes en terres étrangères, déneigeant en écoutant Charlebois. « Ah si j'avais les ailes d'un ange. »

Mais tu connais la chanson.

Je ne mourrai pas. Je suis éternel, j'abandonne les considérations lugubres. Il ne faut pas contempler sa propre mortalité, circulez, y'a rien à entrevoir.

Un petit peu de tristesse, vous en reprendrez bien ?

Une larme dans un verre d'eau, un verre d'eau dans un océan.

Entre nous un océan.

Hissez haut marins aux larmes salées, nous visons le rivage lointain. Sur ses flancs nous découvrirons de nouvelles opportunités et de vieilles querelles, des anciens dieux et des coutumes privées de sens.

Nous y serons devancés par des pirates juifs, peut-être.

Mais toi aussi tu connais l'errance.

Enterrez-moi sur une plage, sous un cocotier, faites-moi engrais mon ange, laissez-moi me reposer.

Je dormirai de milles sommeils sans qu'on me dérange, sans même me retourner.

Une tombe de sable aux couleurs passées. Un ange passe, tout le monde se tait.

Je dormirai parmi les crabes, « pince-moi je rêve », je leur dirai, nous rirons comme des vieux défoncés, un vieux joint d'algue, raides, complètement salés.

Un ange sans ailes et des vieux crabes, ce serait une sacrée bande ça ! On n'en fera pas de films, juste une chanson toute en mineur, la ballade de l'ange aimé.

Mais toi, l'écriras-tu cette chanson ?

Si je meurs de ma douce mort, je te laisse mes haïkus sans sens, et mes chaussettes trouées.

Je te laisse aussi tomber. Non pas par manque d'amour, mais parce que mourir c'est partir beaucoup.

Pour aimer j'ai toujours la force, plus de force que pour rester.

Partir c'est s'ouvrir au monde. Soi-disant. C'est aussi une plaie ouverte, pleine de pus.

S'ouvrir au monde, c'est aussi fermer sa porte, le monde n'est pas si grand, n'est pas si beau.

Hissez haut mes beaux matelots, bientôt nous trouverons cette île de lait et de miel, celle qui nous fut promise et qui fut conquise, celle où nous nous battons pour des générations.

Celle qu'on nous a donnée et reprise. Celle que nous détruirons.

Celle qui peuple tous nos contes, celle pour laquelle nous nous battons.

Mais toi aussi tu t'es battue.

Et pas qu'un peu !

Et si je vivais ? Le verbe « survivre » me donne des idées, du fait de son préfixe latin, ou pas.

L'idée d'une vie vécue au-dessus, à six pieds dans les airs, comme sur un piédestal invisible.

Vous me voyez ?

Je suis en haut, je ne redescendrai plus jamais.

Le vent souffle dans mes cheveux, je n'ai pas de cheveux.

Le vent souffle sur moi. Frais. Suave.

Attends, je reprends.

Et si je vivais ma vie sans contempler ma propre mortalité?

Une mort ni douce, ni propre, une mort absente, une mort que l'on ne vivra pas, assurément.

Une mort sans adverbes et sans adjectifs, une mort abjecte et sans additifs.

Je ne te laisserai rien du tout, juste des souvenirs et tes yeux pour regarder la mer.

Je ne te laisserai même pas des larmes de poisson, ni même ma collection de dents de crocodile.

Je ne te laisserai même pas vraiment, je suis un ange. Je serai toujours là, une main posée sur ton épaule, soufflant dans tes oreilles des poésies macabres et des chansons sans paroles.

Ma voix grave sera comme un chuchotement, à peine une bénédiction, un court poème maudit.

Je laisserai derrière moi une vie de solitude au milieu de tant d'amis, des souvenirs de rire et de vacarme, de la musique et des non-dits.

On évoquera en silence mon nom sur la plage, on saura que j'ai bien ri, bien mangé, bien bu et fort mal dormi.

Mon nom sera le centre d'un refrain, d'une chanson que tu auras écrite.

Si je pars vers un autre rivage, je te laisserai un flambeau.

Tu brûleras, tu seras bien aimable, tous ceux qui connaissent mon vrai nom. Pas celui que je me suis donné. Tous ceux qui se souviennent de mes boucles blondes.

Que les cendres de milles bûchers recouvrent la ville, je suis Néron, je suis l'Inquisition, je suis un diable, je suis un mal-appris.

Sur un autre rivage je ferais de la géométrie dans le sable, moi et ma bande de crabes, passant de côté pour arriver bien droit. Inventant des problèmes impossibles à résoudre, se moquant bien des hommes, mais aussi des femmes.

Avec ma bande de crabes instruits, traçant des diagonales indéchiffrables, riant. Riant fort, oui.



Rira bien qui rira aussi.

Je vivrais pour toujours dans les flammes, celles qui brûlent, mais ne se consomment pas, celles qui guérissent, même les crabes, celles qui fument sans feu et meurent sans drame.

Je vivrai pour toujours dans les miroirs, ceux dans lesquels tu ne regardes pas, un peu usé par des années d'errance sur des routes mauvaises.

Je vivrai toujours, doucement, sans violence, perdu

dans mes pensées, n'écoutant rien ni personne, ni
mes amis ni mes aînés.

Je vivrai toujours d'amour et de figues sèches, de
fromages secs et d'eau de la claire fontaine.

Mais tu connais si bien la chanson, veux-tu me la
chanter ?

Attends, je reprend :

Si je meurs, je te laisse mes Haïkus.

Ils seront courts et un peu tristes.

Comme moi.

R.

Quelque part au bord de la mer, 19 février

Le 17 janvier 1918, Kafka a écrit : « Nous avons été chassés du paradis, mais il n'a pas été détruit. En un sens, l'expulsion du paradis fut un bonheur, car si nous n'avions pas été chassés, c'est le paradis qu'il eût fallu détruire. »

Mon rire a dû résonner jusqu'à toi. Car c'était un rire *raisonnable*. Un de ceux qui me laissent dans un état de sur-veille, pour ne pas dire de surchauffe. Quand j'ai soudain la sensation de rencontrer une étincelle d'intelligence encore chaude, dissimulée dans l'encre et le papier et prête à se réactiver. « Voyons voir si le passage du temps a étouffé le rire et la complicité des humains », semble-t-elle dire. Et alors l'obscurité se repeuple et resplendit de lueurs.

Puis tout de suite après est venu le sommeil. Je me suis endormie dans mon rire. Et j'ai rêvé, même si je ne voulais pas. Je ne voulais pas car il fallait que je retourne dans tous ces mots que nous avons écrits, nous. Que je les passe au carbone 14 de la nuit. Chacun est un spécimen d'une matière spectrale et un témoin de notre passage sur cette terre.

Rêver apporte trop de malentendus, et moi je voudrais penser. Penser les plaies et les joies. Je ne vou-

drais plus rencontrer les fantômes du rêve. Plus le temps pour tous ces cortèges, qu'ils soient de deuil ou de fête. C'est dans le présent que l'urgence se profile. Et je n'aime pas l'urgence. Je suis un être lent et rapide, comme toi. Pleine de contradictions nécessaires. Pleine de sous-entendus. J'habite des mondes-ombres plus que le monde. Par dignité, je choisis l'acosmie.

Privée de cosmos comme de dessert.

Et toc.

Et l'urgence vient cogner aux parois de ma coquille. Mais pourquoi ? Est-ce vrai que nous n'avons plus le temps ? Et comment ne plus avoir quelque chose qui n'existe pas ? Qui nous fait le coup de la fille de l'air, surtout lorsqu'il vient à manquer, qu'il nous suffoque, nous emporte sur sa courbe irréaliste en se moquant bien de nos vertiges. Ce n'est peut-être pas que le temps manque, c'est qu'il est mal fichu, mal perçu, mal rempli. Quantifié, il nous laisse peu de choix quant à la manière de le parcourir. Utilitaire, il ne nous laisse même plus la possibilité de le modeler. Finaliste, il nous impose un but.

Voilà ce qui ronge nos vies. Dans ce monde qui ne repose que sur l'évaluation. Où une petite phrase peut détruire une vie, déstabiliser un État, briser une carrière.

Vaincre ? gagner ? triompher ?

Dans le monde des trophées et des victoires, le temps est une matière qu'il est urgent d'utiliser à ses fins.

Mais l'intelligence ni ne vainc ni ne gagne ni ne triomphe.

L'intelligence n'a pas besoin qu'on lui explique que ce ne sont que vanités, que la victoire est amère et que le triomphe est toujours aux détriments d'un autre soi-même. Celui qu'on aurait tellement voulu être. Pas cet individu exténué par le combat au propre comme au figuré, appelant son épuisement, bonheur, contemplant sa victime, au propre comme au figuré, et se demandant soudain s'il n'a pas appuyé sur le mauvais bouton du réel. Et n'en trouvant pas d'autre, parce qu'on ne lui a jamais appris à le chercher l'autre bouton, jamais même dit qu'il existe.

Alors ils y vont, les futurs vainqueurs, tête haute et la main sur la goupille. Quelle que soit la goupille d'ailleurs. La question se posera après.

Et si cette question ne se pose plus, alors le monde est perdu. Alors c'est ce pauvre type qui rêve de tuer une petite fille à bout portant parce qu'elle est juive et qui en rit et qui s'en vante. Et son rire mauvais inonde les réseaux, et se répercute jusqu'à nos consciences fatiguées par le tri perpétuel. Est-ce que je fais un cauchemar ? est-ce que ça existe vraiment quelque part sur cette planète ? est-ce que c'est un jeu stupide ? pourquoi ? comment ? comment une telle ineptie est-elle relayée ? est-ce que c'est une information dont j'ai besoin pour vivre. Là. Là où je me trouve et pas comme un rat dans les égouts du web ?

Où, dans le sommeil ne viennent pas que les fantômes : grand-mère, mère, père, amies, amis. Viennent aussi ces excroissances poussées sur les

blessures de la nuit. Écorchures et blessures mal pensées. Cicatrices de néant.

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt qu'une bande passante ? Ce quelque chose de si encombrant que l'on appelle la vraie vie. Quand on dit « ah là je me sens vivre », « ah là la vie a du bon », « ah là je suis moi ». Ce quelque chose pour lequel tout un chacun serait prêt à tuer.

Bec et ongles ? griffes et dents ? l'humain a de ces formules pour exprimer sa rage de vivre.

Que parfois on se demande.

Après j'ai rêvé, j'ai rêvé et je ne voulais pas. Ce n'est pas pour rien que Roger Gilbert-Leconte traitait Morphée d'empoisonneur public. J'aimerais ne pas dormir, marcher toute la nuit comme au siècle dernier. Explorer les vides d'une ville comme les cintres d'un théâtre.

L'instant le plus redouté est ce moment en suspension, ce moment où se déjoue le sommeil. Dans cette coulisse, entre le rideau encore fermé et les cintres où la veille traîne encore, je tambourine de toutes mes forces, éclairée par ce filet de lumière grise, comme d'une bave d'escargot, je tambourine jusqu'à ce que saignent les poings de ma mémoire. Je tente de deviner vers où l'empoisonneur va m'entraîner, vers quel *petit pan de mur jaune*, rongé par les pluies de larmes et délavé par les soleils noirs.

C'est comme une immense décharge, le sommeil. Ici se déversent, chaque soir, des fleurs de chair, des

excroissances, et là elles viennent éclore. Les yeux clos, j'avance dans un inconnu pas si inconnu, un inventaire qui sort d'on ne sait où.

Qui graisse les rouages à coups de larmes et de bave ? Qui décide de la mise en scène et du casting ? Quels secrets le sommeil cherche-t-il à nous faire cracher ?

Et d'ailleurs, pourquoi te parler du sommeil ? Parce qu'enfant tu dormais si peu, il faut croire. Parce qu'enfant je dormais si peu, il faut dire. Les fleurs des rideaux se transformaient en visages horribles, j'avais beau fermer les yeux, je continuais à les voir. Tout rampait, tout dégoulinait, tout menaçait. C'est pourtant là que se tenait le monde. Celui qui allait compter. Le monde effrayant qui marche à côté du monde réel. Et qui n'est effrayant que dans les paroles qui rassurent : « n'aie pas peur ». De quoi ? De quoi aurais-je dû avoir peur ? Du fantastique ? De toutes ces fantasmagories du siècle passé ? Pourquoi aurions-nous eu peur de ce qui nous apprenait à surmonter nos craintes ? Ces trognes et ces masques surgissant dans les recoins de la chambre, ectoplasmes prêts à se dissoudre sous un jet de lumière, c'étaient nos masques de sommeil, nos doubles. Ils venaient de bandes passantes très anciennes. Quand on n'avait pas encore conjugué la morale avec le verbe bigoter.

Als das kind kind war... *quand l'enfant était enfant*, il savait de source sûre ce que le vieil enfant en nous a désappris à coups de certitudes.

Comment font-ils ceux qui n'imaginent pas, ne font

plus semblant passé leurs 5 ans, ne posent pas de l'invisible partout où la souffrance se glisse ? Est-ce pour ça qu'il est devenu si difficile de vivre et que cette litanie de la difficulté revient sans arrêt ? Comme si des instances supérieures avaient seules la clé de la vie.

Encore faut-il s'entendre sur le mot vivre. Encore faut-il passer par-dessus ou par-dessous, comme avec le déferlement d'une vague. Parce que si on commence, on n'en finit pas de se demander si ça vaut le coup de vivre cette vie-là. Si on n'aurait pas dû, pas pu, pas préféré... et on tombe, on tombe, on n'en finit pas de tomber et ça miroite sur les parois, ça jeu de miroirs et ça joue de malchance.

Mais dormir ?

Tu m'as parlé de la mort. Et j'ai pensé illico au sommeil. À l'enfance insomniaque. Je demande à mon père : « Est-ce que la mort c'est le noir comme quand je dors ? », il me dit : « Non, le noir c'est encore la vie. »

Alors j'arpente la nuit, je l'apostrophe, je lui dis qu'elle est la vie. Pas la vie laborieuse, imposée, besogneuse, pleine de rhétorique et de mystique et de trucs en « ique ». Non, la vie dans les reflets du temps, dans les mondes-ombres, dans les replis du miracle.

Vous l'avez éclairée et dénaturée ? quelle importance ? La nuit portait sa lumière déjà bien avant que l'humain n'invente le mot. Et sa nature est de celles qui ne se laissent pas envahir. C'est pourtant à la nuit venue qu'il faut emmener les enfants

admirer les clairières, les rivières. Tout ce qui y scintille, y fourmille, y rampille, est de nature passagère. Ici, les fantômes n’effraient plus l’enfant qui dort debout devant le ruban d’eau charbonneuse où sautent des éclats de lumière. « D’où vient toute cette lumière ? » demande l’enfant. Pourquoi les lucioles sont-elles invisibles à midi ? Pourquoi ?



La nuit est questionneuse, le jour est explicatif.
Et il faut croire aux miracles. S’enfermer dans le cercle de son entêtement. Le miracle est-il l’entêtement ?

Peut-être.

Mais dans l'entêtement miraculeux se trouve l'ouverture du cercle.

Ce ne serait donc que ça ? Le miracle ? L'ouverture d'une géométrie fermée ?

Peut-être. Peut-être seulement ça.

Demandez donc au jour, il peut tout expliquer.

Il faut croire aux miracles comme à un dû.

Comment quoi ? Je suis venu dans ce monde et la Mer rouge ne s'ouvrira pas pour moi ? Une toute petite mer rouge. Pas un tapis, entendons-nous bien. Non, un chemin parmi les flots en fureur, poursuivie par des contingents de nécessaire.

Il y a des lieux et des moments tout à fait faits pour le miracle. Et ce n'est sûrement pas là qu'il se produit.

Karl et Groucho Marx croyaient aux miracles. Et ils avaient raison. Tous deux en ont eu la preuve.

Marilyn et Martin Heidegger n'y croyaient pas. Et ils avaient tort. Seulement il n'y a pas de preuve. Ce qui n'aide pas.

Et toi ? tu y crois ?

ou bien ?

P.

Le 6 Mars, Dieu de la guerre, à Montréal

Le Sphinx, hautain, demande à Ulysse : « Qui commence sur quatre pattes, continue sur deux, passe le plus clair de son temps libre à associer des formes géométriques de couleur sur un écran retro-éclairé et finit sur roulettes à regarder des menteurs mentir sur un écran retro-éclairé de plus grand format ? »

Je me suis réveillé tôt, et je suis parti pour mon odyssee quotidienne sur la mer de glace. Les cyclopes brisent des petits carrés de couleurs sur leur appareil intelligent, les sirènes font pareil. Plus de chants, plus de rocher, juste des petits triangles et des petits carrés.

Si j'avais su, je ne serais pas venu, c'était une odyssee en mer calme, sans tentation, sans danger.

Une sirène aux joues rougies par le froid parle fort dans son carré lumineux : « on ne se comprend plus, j'ai trop investi dans nous, il faut rompre, là », par carrés de lumière interposés.

Son chant est assourdi, les notes sont toujours

parfaitement justes, les fréquences de sa voix sont dans une autre bande passante, une qui ne coïncide pas avec la mienne, moi non plus je ne la comprends pas.

Comment on investit dans quelqu'un ? Quel est le prix, peut-on payer en petits carrés de couleurs ?

GAGNÉ !

Tu le vois, et tu le sais déjà, j'ai toujours plein de questions, depuis que je marchais à quatre pattes comme un canard, je pose des questions aussi opaques que celle du sphinx.

Les dires intimes dévoilés à tous de cette sirène aux joues cramoisies me font me poser encore plus de questions sans interrogation.

Qu'ai-je investi ? où m'enfuir ? qui jeter de ma nacelle ? avec qui partager mon sel ? qui attacher au mat ?

Qui, Ulysse, qui ?

Les cyclopes, hypnotisés par la géométrie lumineuse et omniprésente, se côtoient et grognent un peu, ils sont désormais dociles et neutres, ils ne dévorent personne, ils consultent leur courrier virtuel ou bien ils associent des couleurs comme des enfants en bas âge. Ils vont à l'école de la vie, ou, dans ce cas, la

maternelle de la vie, les triangles roses avec les triangles roses, les carrés bleus avec les carrés bleus. C'est bien. « Essaye encore ! »

Les sirènes pas mieux : triangles mauves, carré jaune, de la géométrie de couleurs pour mes peines, du retro-éclairage jusqu'à ce que mort s'ensuive. Elles évitent les queues de poissons de la vie diurne sans penser à la nuit des temps, les couleurs et la lumière les aident à se détendre. Apparemment.

Les fréquences de la lumière se chiffrent en zéros infinis, leur nombre nous hypnotise, nos yeux se rapprochent et ne font plus qu'un. Nous voilà cyclopes en costume 3 pièces, acheté en grande surface et en jupe amazone à une seule patte.

Le sphinx nous questionne, mais personne ne répond, cela fait bien longtemps que la porte est grande ouverte et que nous vivons dans le royaume des morts. Un royaume sans roi, des morts sans vie, une vie géométrique et étriquée.

La sirène amoureuse aux joues rouges n'a pas versé une larme. Pourtant tout est fini. C'est triste une fin, même pour un cœur de crocodile. Elle cède le passage aux autres cyclopes et sirènes, son appareil de lumière passe de son oreille à ses yeux, elle n'a pas versé une larme, même de crocodile. Rien de tout ça n'est grave apparemment, les relations, les fins, la couleur triste de ses joues, la duplication infinie

d'être sans joies et sans âme. Rien n'est grave, je te l'ai déjà dit, rien ne se perd, rien ne se crée, tout s'additionne.

Qui commence sur quatre pattes et vit ainsi toute sa vie Ulysse ? Qui ?

Qui commence sur quatre pattes et ensuite courbe l'échine Ulysse ? Qui ?

Dis-le moi, Ulysse, je t'en prie !

Qui finit sur roulettes, rempli de regret et d'ennui ? Qui ?

Qui finit sur quatre roulettes, pleins de fiel et d'envie ? Qui ?

Dis-moi donc Ulysse, avant que je ne saute à la mer rejoindre les sirènes du monde moderne qui chantent comme des robots à l'unisson.

Ils associent des couleurs, sans relâche, passant de l'état d'hébétude à l'engourdissement, un œil unique, des chants sans fausses notes qui cherchent un retour sur leur investissement. Les formes basiques s'alignent et disparaissent, on recommence, Sisyphe n'est plus un mythe, c'est un dieu, un exemple. Il pousse des roues triangulaires sur une montagne carrée, tout s'aligne et disparaît, les couleurs flashent et poussent des cris stridents. Sisyphe est

assis, plus la peine de l'imaginer heureux, il règne sur toutes les terres qu'il peut voir du haut de sa montagne, il a une quantité infinie d'esclaves borgnes et de sirènes qui font le travail pour lui. Il mange des mets rares venus de loin, le sourire aveuglant du club du 1% le plus riche de la planète. Sisyphe ne pousse plus, il a investi, vois-tu, il a investi dans les gens, et ça lui rapporte gros.

Oh Ulysse, reviens !

Sur deux pattes dont ils ne restent plus que des moignons, les pirates mal ajustés de la bande passante cherchent un paradis libre de géométrie, une terre d'odeurs âcres et de vin au goût de soufre. Ils ne naviguent plus car les océans sont à sec, ils ont été investis, vois-tu. Leurs bras et leurs torses sont encore sanguinolents des cordes qui les attachèrent au mat. Ulysse, tu as trop serré, regarde leurs blessures, est-ce toi qui les nettoieras ?

Je parle à Ulysse, mais il s'en fiche. Il y a bien longtemps qu'il a perdu espoir. J'ai des questions et des devinettes pour Ulysse, mais jamais il ne revient.

Qui donc vit sur deux pattes et se contrefout de son prochain, Ulysse ? Qui ?

Qui donc acquiert l'aigreur et perd son innocence, Ulysse ? Qui ?

Qui joue le jeu, qui perd son temps, Ulysse? Qui?
Qui va finir sans foi ni pattes, Ulysse? Qui?

Qui a vu Télémaque récemment? Il paraît qu'il a investi et qu'il fait du télémarketing...

Je m'excuse, je voulais te parler des beaux jours en Grèce, mais je ne te parle que de vieux cons grecs, et de quelques romains, je suis comme ça. Je ne suis pas amer, mais j'ai peur pour l'océan, alors je verse quelques larmes pour le remplir un peu. J'aime mieux les poissons, mais tu le sais déjà.

L'odyssée s'achève bientôt. Comme la relation de cette sirène. Au téléphone intelligent. Pour une bêtise.

R.



Face à la mer, 10 mars 2019

Parce que tous les poiriers sauvages du plateau se sont mis à exploser de fleurs blanches, que les asphodèles ont pointé leurs tiges en candélabres fleuris, j'ai compris qu'ici c'était le printemps. Les agneaux sont nés, partout, j'ai donc appelé William Kramps, le tueur des bouchers, mais il était parti pour un autre *Drôle de drame*, et, encore maintenant, alors que je t'écris, je ne sais comment les sauver et j'entends les couteaux que l'on aiguise. Tant pis, je ne peux tout de même pas être partout et tout faire, sinon, je serais la première à le savoir.

Je te parlerai donc d'autre chose.

Par exemple, du fait que des ponts étranges passent par-dessus les océans. Des arcs d'exil, tu le savais ? Ils sont un peu comme ces échelles que des anges parcourent incessamment. Mais là, point d'anges, ce sont des voyageurs du temps, des fantômes, des curieux, de ceux qui fréquentent les bandes passantes.

Des résidus de départs ratés, tu sais, comme dans *Hôtel du Nord* : « On ne part plus. »

Mais, un jour, moi, je suis partie.

Je suis partie parce que j'étais pauvre.

Je suis partie parce que je voulais parler une langue avec un accent.

Je suis partie retrouver mes sœurs et mes frères pauvres et rêveurs, qui croyaient à la fin de l'impérialisme nord-américain.

Parce que j'entendais encore ma grand-mère, debout dans sa minuscule cuisine, me dire, ou dire, invectivant directement la radio : « Cuba c'est une épine dans le cul des États-Unis. »

Je suis partie parce que je voulais voir si d'autres épines pouvaient fleurir au sud du Mexique et si le feu de la terre australe pouvait se propager dans les maisons à colonnes des Yankees. L'Argentine était le but ultime et tant convoité, à cause de Borgès et de Cortazar et parce que le Che y était né. C'était aussi le pays où l'on parlait espagnol avec l'accent italien.

Mais Buenos Aires, je n'y suis jamais allée. Mon voyage s'est arrêté brutalement en Bolivie devant l'insondable misère des Indiens du lac Titicaca. Soudain, je n'ai plus su ce que je faisais là, dans

cette Amérique latine de l'année 1971. À Paris, c'était l'anniversaire de la Commune et paraissaient les premiers numéros du *Torchon brûlé*, journal féministe « dirigé », ce qui est un grand mot, mais il faut bien une timonière, par Marie Dedieu. Marie Dedieu, c'était elle qui jouait la prostituée intello qui "monte" avec Antoine Doissel dans *Domicile conjugal*. Tous les garçons étaient amoureux d'elle, et peut-être que toi aussi, quand tu as vu le film dans ton adolescence, tu as flashé sur ses longs cheveux bruns et son visage intelligent. Pendant que tous les garçons étaient occupés à rêver à la beauté des féministes, les filles, elles, se désoccupaient des tâches féminines pour enfin apparaître dans l'espace public. C'était tout un double mouvement, un paso doble pour en revenir à Buenos Aires où je ne suis jamais allée mais où, il paraît, le terme macho aurait pu être inventé. J'avais été un peu trop jeune pour mai 1968, allais-je aussi faire figure de gamine pour le MLF? Toi, tu es bien tranquille, tu n'étais pas né. En tout cas, et à tout hasard, je suis revenue à Paris. Il paraît qu'on y revient toujours, mais je n'en suis plus si sûre aujourd'hui. C'est d'ailleurs comme ça que j'en suis arrivée à parler de Buenos Aires, où je n'irai pas. Parce que les villes, parce que l'idée de la ville a toujours tenu une place extrêmement préoccupante dans ma vie. Et qu'à l'extrémité de Paris, pour moi, il y a Buenos Aires.

Ah!

Si je parle chinois tu comprendras. Si je parle japonais tu jacomjaprendjadras.

Disons que c'est un arc d'exil. Une bande passante permanente. Une parmi tant d'autres, mais plus obsédante.

L'Argentine, c'est l'exode des Italiens et de pas mal de Juifs. Et Buenos Aires, c'était pour moi l'Argentine. Était-ce à cause de ce nom que tant de miséreux mettaient le cap sur le sud du sud du continent américain ? Allant s'entasser dans des cabanes sur les bords du rio de la Plata. L'argent encore lui. Enfant, on me bassinait avec l'oncle d'Argentine qui était parti après une peine de cœur et était devenu très riche. Je n'ai jamais su si il y avait une relation de cause à effet. Avec le temps, ce n'était plus l'Argentine, mais le Brésil et la preuve, pour moi, que soit il n'avait jamais existé, soit il n'était pas devenu riche. D'ailleurs, j'attends encore le coup de fil m'informant que je viens d'hériter de kilomètres carrés de soja dans la pampa. Si tu veux, je te passe le filon. Il suffit d'un peu de naïveté et d'un téléphone. Et ça coûte moins cher que le Loto, mais avec les mêmes probabilités de ne jamais gagner.

Une ville, un rêve. Une ville, un fleuve. Une ville, un regret.

Double mouvement du réel vers l'image et de l'image vers l'invisible du réel.

Tout ce qui est nié dans la société du spectacle où nous vivons. Où nous faisons semblant de vivre comme dans la vieille blague de Minsk et de Pinsk. Tu sais : « Tu me dis que tu vas à Minsk pour que je croie que tu vas à Pinsk, mais je sais que tu vas

quand même à Minsk. » Sommes-nous dans le réel ou dans son double invisible ? Qui n'est pas l'irréel, loin s'en faut.

Disons que dans une de mes bandes passantes, mon voyage n'a pas pris fin en Bolivie, que je suis partie en Argentine et que j'y suis restée. J'ai fondé un mouvement politique, un mélange entre le mouvement des kibboutz, le premier féminisme et le culte des livres. Ce mouvement, rejoint par des mouvements antérieurs et pas mal de danseuses de tango lesbien, commençait à peine à sortir de l'ombre où je l'avais prudemment laissé quand la junte militaire a pris le pouvoir.

Si j'étais partie à Buenos Aires, tu ne serais pas né, je serais morte avant de savoir qu'un enfant un peu ange et un peu démon allait visiter cette planète. On aurait jeté mon corps dans le rio de la Plata avec tous les autres. C'est comme ça que finissent les utopies sur cette planète. À Cent contre Une. Finalement toutes les vies commencent sur un coup de tête. Et peuvent finir sur un coup de fusil.

On danse encore le tango pour les touristes dans le Bario. Et les folles de la place de Mai caressent encore les photos de leurs enfants disparus. Mais ils ne reviendront pas. Ils ne reviendront pas et les dictatures déguisées en démocraties continueront à hanter l'Amérique du Sud. Et les oncles Sam, Pic-sou, ou Donald continueront à prêter les déguisements. Non sans intérêt, comme tu t'en doutes.

Lorsque j'étais prophétesse – si, si – mes oreilles tenaient dans le creux de la main d'un enfant. J'y

entendais l'océan, celui qui sépare Paris-plage du rio de la Plata.

Dans la main d'un enfant, il y a des chemins de vie et un nombre considérable de mystères.

Lorsque j'étais prophétesse, j'étais aussi photographe. Je photographiais ce que les autres ne voient pas pour le leur montrer. Il est bien connu que les plus belles photos sont celles que l'on ne fait pas. *C'est normal*, comme dirait Areski, puisqu'elles ne tiennent pas dans un cadre, mais dans diverses matières plus ou moins molles. Cristallin, cervelet.

J'étais une photographe sans appareil photo. Je piquais des bouts par ci, des bouts par là, et je les collais ensemble. Enfant, j'avais été fascinée par une ville double, mais les villes doubles sont rares, il fallait donc les inventer. Paris sur le rio de la Plata. Prague fondu dans New York. Des invitations au voyage instantané. Sans billet ni bagages.

Et puis qu'est-ce qui fait le réel? Qu'est-ce qui fait la ville? Est-ce que ça part de soi pour aller vers la multitude ou le contraire? Et ne me dis pas que tu vas à Minsk, Raphaël, parce que je sais que tu vas à Pinsk.

Dans le spectacle de l'absurde et de la catastrophe qui nous submerge, l'irréalité des images et des désirs programmés se donne pour le réel. Allez, allez, on vise le cœur des pixels, on photoshope l'ambiance. Essayez l'impossible, on nous dit, tout le reste est déjà retenu. Et on y va, on vise on vise. Ils ne seront pas tous photographiés, mais tous seront touchés.

Regardez-moi ça, si c'est pas beau ! N'est-ce pas assez saignant, assez souffrant, assez désespéré ?

Dans le monde de la fragmentation, tous les pixels comptent. Rien jamais ne suffit, la surenchère est permanente. Les images ne sont jamais assez choquantes, la chute des corps jamais assez rapide. L'usine de transformation du réel en cauchemar est à haut rendement. Trouverait-on encore un coin de paix, de poésie, de répit, d'espoir, qu'il faudrait illico le *gougueuliser*. D'ailleurs on dit désormais : ça a de la *gougueule* ça. Et les images s'amoncellent, figées ou animées, parlantes ou silencieuses, ça n'a plus d'importance, il n'y a plus personne pour les regarder. Nous ne faisons que voir. Un tireur fou, un char en feu, une maison se disloquant, un enfant hurlant, des kilomètres d'horreur sur du papier, de la pellicule, des disques durs. À se demander d'où sortent encore ces vivants qui traversent l'objectif, courant, rampant, claudiquant ou parfois se plantant devant le trou noir qui aspire leur regard, expliquant leur guerre, racontant leur victoire, exigeant leur minute de gloire, brandissant une arme, prêts à descendre quiconque n'y croirait pas. Leur légitimité. Leur combat.

À quelle fin ?

Car, hélas ! les démocraties sont solubles dans un temps très court désormais.

Quelqu'un cherche-t-il à régner sur le monde ?

Mais qui ?

Je finis de lire le livre de Marek Edelman sur le soulèvement du ghetto de Varsovie. Et à travers mes larmes de rage, de colère, de compassion, n'ayons pas honte de le dire, je demande encore une fois, une x-ième fois : pourquoi ? mais pourquoi cette horreur ? pourquoi cette pure et répugnante méchanceté ? cette insondable bêtise ? Tout ça dirigé comme une industrie.

Il n'y a pas de réponse. Mais à mon dégoût pour les nazis se substitue mon immense fraternité avec les insurgés, les survivants et ceux qui sont tombés. Ils ont combattu là où tout n'était que mort et souffrance, et moi, et nous tous, nous nous laisserions glisser dans la vacuité ? Car c'est le vide maintenant que l'on nous balance à grand renfort d'images. Le vide des choses que nous ne contrôlons pas. Un vide déguisé en trop-plein.

Le vide, là où aurait dû couler la vie.

Et dans ce vide, des choses glauques et putréfiées se glissent.

Ostracisme, racisme, égotisme, suprématisme...

Mais je ne veux saisir que les images *intruses*, celles qui montrent un tout petit morceau de paix, minuscule, clandestin. Des enfants en train de jouer, une école dissimulée entre des pans de ruines, une femme se battant avec un bout de terre pour y faire pousser des légumes. Des gens accrochés à leurs souvenirs, à d'autres images du « temps de paix », à leurs bêtes. Un lieu paisible, une ville écrasée de lumière, des jets d'eau, le balancement d'une vache

qui traverse un champ, des pages que le vent tourne et d'autres qu'un doigt parcourt.

Je tire sur moi un voile d'encre et m'enfonce lentement dans le liquide tiède, à travers les prismes sans fin de mes bandes passantes. Des silhouettes encore vagues m'y ont précédée et une succession de lieux.

Et je suis arrivée ici. Ici, n'a pas de nom et aucune place sur les cartes des hommes. C'est un lieu pour moi, aussi vague que moi, aussi peu consistant. Qu'avons-nous à faire de la consistance ? Toi qui es né avant le déluge informatique, tu en sais quelque chose. Dieu lui-même ne disposait que d'un peu d'encre sur un calame, et encore pas même ça, un résidu d'encre. D'un résidu, le monde fut créé. Et je ne suis pas un dieu, loin s'en faut. Alors, les lieux vagues et leurs terrains attenants font aussi bien partie du décor de ma ville de papier que d'un monde créé par le Dieu des cabalistes.

Et ils étaient là, sur la rive. Tous ceux qui ne s'en étaient pas laissé compter par la haine et le désespoir. Chacun avec sa photo du bonheur dans les mains. Les yeux inlassablement fixés sur elle. Accrochés à ce vertige sans nom, mais que, par facilité, on appelle bonheur. Pour les uns, c'était juste un peu d'écume sur la surface de l'eau, ou la nuque d'une jeune fille sous un glissement de cheveux ou un *petit pan de mur jaune*, ou des verres qui s'entrechoquent et éclaboussent les sourires. Pour moi, c'était cette photo que tu as évoquée, d'un enfant aux joues rougies par le vent des Cyclades et qui sourit, rêveur,

couché dans un champ de marguerites, dans ces mêmes jours de printemps précoce de la Méditerranée. Avec les mêmes asphodèles et les mêmes agneaux que ceux qui m'entourent en cet instant.

Et puis cachée en dessous, il y a une autre photo, presque la même, sauf que, près de l'enfant, il y a une femme avec des cheveux courts et une veste chinoise bleue et qu'elle sourit.

Elle sourit parce qu'elle sait qu'elle est en train de se fixer à jamais sur l'image du bonheur.

P.

*Le 15 mars 2019, une année dominante et un peu étrange, à
Montréal, une ville froide et sympathique*

Je ne sais pas s'il existe en français un concept équivalent au *Alpha Male* nord-américain. C'est un concept propre au règne animal, le « mâle dominant », c'est ça non ?

J'ai envie de croire que les Européens, et de plus les Méditerranéens, sont plus raffinés, mais je sais que je me trompe. Je me trompe souvent, je l'admets volontiers, ce qui fait de moi exactement l'antithèse du mâle dominant. Et ça me va très bien !

Aujourd'hui on parle volontiers de dégenrement, de fluidité. Aujourd'hui on parle volontiers de tout plein de choses. Mon moi railleur pose la question : « mais ils n'ont pas un travail ces gens-là au lieu de se regarder le zizi dans le miroir toute la journée ? ». Mon moi éduqué applaudit bien fort. Rassure-toi je n'ai que deux moi et ils ne se sont jamais rencontrés, fort heureusement.

Aujourd'hui on écrit inclusivement, mon moi inclusif applaudi bien fort. Mon moi patient qui regarde

ma chère Australienne essayer d'apprendre le français se demande comment on peut avoir l'audace de rendre notre langue, déjà incroyablement difficile, encore plus compliquée.

Ah mince, nous voilà donc avec maintenant 4 moi. Je partis seul et par un soudain renfort me voilà quatre, aucun n'étant toujours d'accord avec l'autre. Tu me diras au moins je pourrais faire un poker tranquille sans avoir besoin de personne.

Mon moi railleur, tu le connais bien, tu as le même. Étant jeune singe j'ai appris à faire la grimace des singes plus vieux, pardon, des singes plus expérimentés. Mon moi inclusif n'utilise pas le mot « vieux », c'est désuet, on dit maintenant vieux, ieille, ou un truc du genre. L'adjectif inclusif c'est une partie d'échecs où tu n'as que des reines en main, ça va dans tous les sens. Partout. Tout le temps. La langue française, langue favorite en terre d'accueil, devient inclusive, excluant ainsi les pauvres bougnats et autres malheureux zestrangers des terres astrales. Ceux-ci, déjà infiniment déroutés par les racines latines de nos noms communs genrés, pleins de lettres silencieuses et sournaises, d'accents à l'air grave aux voix aiguës et persiflantes, doivent maintenant se plier aux multitudes des possibles qui rendent l'orthographe impossible. Si une société était reflétée par son langage alors tous les Français seraient des érudits et des poètes, ce ne sont donc pas les lettres mais bien les mentalités qu'il faut changer.

Mais revenons au sujet que j'aime le moins, moi.

Donc un des moi que nous partageons est ce moi railleur qui rit de tout et de tout le monde. C'est un moi des mois d'été. Un moi danseur et farceur, qui virevolte et vilipende. Un moi qui vit sa vie, fait de longues siestes sous les arbres en fleurs et danse toute la nuit. C'est un moi qui n'a que faire des convenances, qui est un peu méchant avec les gros, qui taquine les jeunes filles rêveuses et se moque des bellâtres au regard vide. C'est un moi qui fume des herbes fortes, qui tape sur la cuisse des gens qui n'aiment pas qu'on les touche, qui se contrefout de la hiérarchie et du patriarcat. Un moi qui se moque des jeunes et de leur innocence, des vieux et de leurs dents tordues.

Un moi rieur, singe moqueur qui montre du doigt, qui fait des blagues et porte des couleurs vives. Ce moi-là est toujours de bonne humeur, il mange avec grand appétit. Physiquement, c'est un moi fort et dégourdi, un moi qui n'a peur ni de la mort ni des maladies. Il se moque de tout, des religions, des politiciens et même de ceux qui vivent dans des taudis. Un moi sans rancune et sans peine, un moi démoniaque et sans respect.

C'est ce moi-là que les gens aiment bien. Bien qu'il les fasse rougir.

Mon moi éduqué prend souvent le thé avec mon moi inclusif, ils discutent des affaires du monde, ils se chamaillent eux aussi, l'air grave. Ils parlent de la sauvagerie des êtres humains, ils parlent et s'animent, ils parlent et ils s'écoutent, ils sont polis ces deux moi-là.

Mon moi éduqué a vu tous les films de Kurosawa très jeune, il parle des plans fixes d'Ozu, de la qualité kinétiques des œuvres de Mondrian. Si on lui donne un peu à boire il se sent prêt à défendre la peinture chaotique de Cy Twombly face aux insensibles, et quand on le traite de snob il murmure des insultes entre ses dents, en italien ou en chinois.

C'est un moi lunaire qui connaît plusieurs calendriers, il se réfère à des langues mortes, ne fume que le cigare en buvant des vins du vieux monde. Il aime la chaleur des musées et les whiskys aux noms imprononçables. Il a tout vu tout entendu, il cite César en latin. Il lève ses petits poings au ciel et maudit cette engeance parmi laquelle il doit vivre.

Ce moi préfère Huysmans aux nouveaux ouvrages, il s'emporte facilement et tout le monde le trouve un rien énervant. C'est un moi que tu connais bien, on a beaucoup les mêmes références. Une culture plutôt pâte de coing que marmelade, épaisse et pas du goût de tous. Une culture qui s'étale mal, une éducation au fil des pages et films en noir et blanc.

Que dire donc de mon moi inclusif? C'est un moi qui s'est rendu compte un peu trop tôt qu'il était le seul garçon à avoir lu Judy Blume et ses histoires de règles et de garçons, justement. Un moi qui a compris avec le temps que ce n'est pas en lisant la Comtesse de Ségur et Chateaubriand que l'on devient un mâle dominant. La seule jungle sur laquelle ce moi règne est une jungle de rêve, une jungle décrite par Kipling, une jungle où les tigres parlent et les ours dansent toute la nuit. Ce moi est celui qui est sur la photo de Daniel Boudinet, un moi très jeune entouré d'une communauté d'artistes homos et un peu fous. Des artistes qui tirent au pistolet et fument des herbes légères, qui se piquent des livres et écoutent du free-jazz et Laurie. Ce moi inclusif a eu bien de la chance de grandir parmi les livres et les fous, dans les odeurs de haschisch et de patchouli, pris en photo dans un grand champ de marguerites. Il a compris bien jeune qu'être un homme c'est aussi être une femme, d'ailleurs ce moi-là lit *Orlando* en ce moment, il se délecte et relit des passages trois fois, se laissant bercer par la prose intelligente de cette bonne vieille Virginie.

Ce moi qui voulait une Barbie enfant est toujours là, un peu efféminé sous ses poils de singe sémite, ce moi se fout bien des convenances finalement. Il lève les yeux au ciel quand les débats s'enflamment sur les genres et la sexualité. Il a compris il y a bien longtemps que ceux qui ne comprennent toujours pas ne méritent rien. Ils ne méritent pas qu'on leur

explique, ils ne méritent pas que l'on perde son temps. Les bigots, les grenouilles de bénitier, qu'ils crèvent tiens ! Voilà. C'est dit. Pourquoi perdre son temps ? Il faut bien exclure les imbéciles pour vivre en harmonie. Ce moi sensible se préoccupe plus des malheurs de Sophie que du jugement des gros machos. Il écoute quand on lui parle, il serre ses amis dans ses bras et trouve toujours les bons mots pour rassurer et encourager. Ce moi est un allié, un gars sensible aux cheveux longs et aux longs sourcils, au regard qui trompe toujours son humeur.

Si je devais choisir, c'est le moi que je préfère, il est solide, il sait faire le thé et la cuisine. Ce moi est toujours un peu triste et il voudrait qu'on le console, il pleure et aime bien les chaussures et les choses frivoles. Ce moi c'est Audrey Hepburn dans *Breakfast at Tiffany*, ce moi c'est Rita Hayworth dans *The Lady From Shanghai*. C'est un moi que l'on aime beaucoup si l'on sait apprendre à rire avec lui.

Ce moi, il m'a fallu des années pour le montrer, Raphaël le jour, Laura la nuit. Jeune on veut jouer au gros matou, avec l'âge on apprend qui on est.

Mon moi patient aurait aimé vous en dire plus, mais il est toujours le cul entre deux chaises. Il ne sait pas bien ce qu'il aime et on le fait toujours attendre. C'est un moi calme et très charmant, il écoute tout le monde patiemment. Il se laisse marcher sur la tête, il est toujours de bon conseil. Il regarde ses

trois autres moi d'un air inquiet, il attend son tour, qui ne vient jamais. Il se laisse rouler dans la farine car il n'aime pas crier, il se laisse faire et s'enferme en lui. C'est un moi doux, un moi d'automne mélancolique. Emmitouflé, discret et toujours bien gentil. C'est le moi qui n'est pas brave, il aime les gens jusqu'à l'ennui. Il attend son bus en rêvassant, le regard encore plein de nuit. Il attend son tour patiemment, le regard plein d'espoir.

Mon moi patient est un ange qui guérit les autres aux dépens de sa propre santé.

Un moi patient donc qui attend que mes autres moi aient fini de faire les pitres, de frimer. Un moi patient qui ne tape jamais du pied. Un moi qui s'efface quand les autres s'énervent. Ce moi trouve les gens bien cruels, avec lui et entre eux, mais jamais il ne le dit. Il pense en silence aux mois de soleil, il attend patiemment le printemps.

C'est un moi que les gens ne voient pas, mais ils le connaissent, un moi absent dont ils abusent grandement. Ils se font faire des compliments et acceptent des honneurs sans jamais rendre la pareille. Les gens.

Ces quatre moi tu les connais, oh, je sais, parfois ils t'emmerdent ou ils t'attristent, ces moi multiples tantôt heureux et tantôt tristes. Certains cohabitent, d'autres vivent sur des planètes différentes, le moi

patient est dans la lune, le moi railleur vit en enfer la moitié de l'année. Il ne sert à rien de tous les aimer, certains s'en foutent, certains survolent la vie sans vraies attaches. Ils sont tous parfaitement heureux à leur façon.

R.



In the dark, 20 mars 2019

Est-ce qu'un jour nous aurons perdu l'alphabet ?
est-ce qu'un jour il ne restera qu'un unique récit
répété sans cesse et dans une langue de balbutie-
ments ?

D'un cabaliste du langage, j'ai fait un danseur, et
c'est juste, les lettres sont des ondes mouvantes.
Rappelle-toi, tu l'avais mis en musique et j'avais
raconté la danse des lettres. C'était à Berlin, chez
Zadig, la librairie française... Il faisait terriblement
froid. On imaginait les lettres se figeant dans un
éclaboussement de glace bleue, à chaque note, à
chaque mot.

C'est sans doute la solution, conserver le langage au congélateur pour des temps plus propices au jeu des mots.

Au commencement, il y eut le verbe. Oui, eh bien ça commence à se déverber drôlement dans les méninges.

Parfois j'imagine que nous sommes tous comme des personnages de livres. Sans épaisseur, apparaissant disparaissant, désagrégés en mille lignes. Si nous pesions l'encre d'un livre, ça ne ferait pas grand-chose comparé aux individus en chair et en os. En plus, l'auteur choisit, ordonne, efface. Et s'il nous effaçait ? S'il mettait son nez dans nos affaires humaines, s'il se rendait compte que nous perdons sans cesse de la matière ? Et si, voyant ce désastre, il décidait qu'à la fin le verbe doit nous être enlevé ?

Les puissants sont trop souvent happés par la tyrannie. C'est comme les phases d'une maladie.

Bien, en attendant la phase finale, l'instauration définitive du balbutiement et du clonage des mots, parlons, écrivons. Jetons des ponts de papier et d'encre par-dessus les mers. Hissons bien haut nos voiles de papier mâchées par les mouettes. Lançons sur les flots impétueux des caniveaux nos barques de papier journal. Il faut bien que les rats lisent un peu. Sinon ils râleront. Un rat râleur privé de sa part de chapitres peut être un danger pour les chats et les pirates.

Sais-tu que les Tziganes, que je me garderai bien d'appeler gens du voyage, ont une belle coutume pour honorer leurs morts ? Ils déposent sur l'eau

d'une rivière ou d'un étang une barque de papier chargée de bougies allumées. Peu à peu l'embarcation se trempe et sombre, éteignant les bougies comme la vie s'éteint elle aussi, peut-être par excès de quelque chose. Peut-être par un excès de vie. La barque de papier peut aussi glisser lentement et les bougies se consumer peu à peu. S'ils n'ont pas de papier, ils prennent du carton ou de l'osier tressé. L'embarcation doit être légère comme leurs bagages, éphémère comme le glissement de leurs pas.

Je me suis souvenu qu'avec les pages de brouillon du livre écrit à sa mémoire, j'avais fabriqué une embarcation fragile pour ma mère et que je l'avais déposée sur un étang. Un étang dans la campagne, tout près de l'endroit où elle était cachée pendant la guerre. J'ai regardé les bougies s'éteindre et le tourbillon entraîner le petit bateau de papier. J'aurais voulu qu'il suive le ruisseau et l'entraîne jusqu'à Paris. Mais le Paris qui vit lové au creux de ma nostalgie. Celui où nous sommes toutes et tous et vivants et battant les pavés qui ne sont plus, et dansant sur de folles musiques dans les pavillons de Baltard.

Quand j'étais enfant, les Tziganes habitaient encore les périphéries, Saint-Ouen, Aubervilliers, Montreuil. Mon père m'emmenait souvent les écouter jouer de la musique. Ça se passait dans des bistrotts puant la clope et la frite à deux ronds. J'adorais voir courir les doigts sur les cordes, j'aimais les sons, j'aimais les femmes qui me pinçaient les joues, les enfants qui braillaient. Je sortais de là en extase. Au

retour, je m'endormais dans le métro, ce qui fait que je passais directement d'un lieu plein de lumière et de musique à mon lit, comme si la barque des morts m'avait emportée. Car oui, j'ai oublié de te dire que lorsqu'ils déposent leurs barques de papier dans le courant, ils les accompagnent de chants et de musique. Sinon ? Quel intérêt ?

Dans l'argile, dans le sable, dans la boue, au creux de tout ce qui se laissait façonner, nous nous glissions, nous qui nous contentions d'une barque de papier, d'un désert dans un jardin public, d'un temple au fronton d'une porte cochère. Voulions-nous réserver une chambre au XII^e siècle ? c'était simple, c'était le livre bleu sur l'étagère de gauche. Une croisière dans les Caraïbes avec des corsaires ? Un départ vers Cythère ? Un séjour anachorète dans le désert d'Égypte ? Une descente aux enfers en compagnie de grands poètes ? Une tournée des bordels avec Marcel ? Ou une traversée de la steppe en train ? Tout était à portée de main. Et de papier. Et si le livre nous déplaisait vraiment, on pouvait toujours en faire un navire pour les caniveaux.

J'arpeute la nostalgie comme une ville, vois-tu. Les villes sont des blocs de mémoires. Mon œil caméra passe d'un lieu à l'autre à la vitesse du son. Vois-tu ? Entends-tu ?

Ça peut être beau quand, plus haut, à ras du ciel, quelques anges ont laissé des fresques inachevées.

On les imagine sombrant dans une mer de goudron, leurs ailes de plastique disparaissant en dernier. Des vaisseaux sillonnent leurs larmes quand ils heurtent le fond, de simples barques de papiers, pliées et dépliées pendant les longs étés de l'enfance véritable.

Aujourd'hui, j'ai eu des nouvelles de Yannick Bellon. Tu sais, il y a cette rumeur qui court comme quoi le temps n'existe pas. Comme si on ne pouvait pas fabriquer du temps, et à partir de peu de choses. Un livre, un film, un plat cuisiné...

Pourtant, certaines productions humaines fabriquent un temps plus temps que les autres. Peut-être parce qu'elles ne parlent que de lui, ne cherchent que lui.

Et Yannick, c'est ce qu'elle faisait.

Avec ses films, elle fabriquait un temps étincelant de temps.

Elle est âgée maintenant, elle a un peu perdu la mémoire. Peut-être n'est-ce qu'une ruse. Sa mémoire est tellement pleine de temps, de ce temps plus que temps – comme on dit plus qu'humain – qu'elle ne peut plus la communiquer. Alors, elle la laisse imploser doucement en elle. Nul besoin d'une somme filmique ou de refaire inlassablement le même film. Tout ce qu'elle avait à nous dire sur le temps, elle l'a dit dans deux films.

Ce qui est étrange, c'est que quelques jours avant d'avoir de ses nouvelles, j'ai revu ces deux films.

Pour la énième fois. Et j'y ai encore trouvé des sensations et des nostalgies nouvelles. Le premier date de 1971 et le second de 1976. Et si on les prend à rebours, ce sont des prophéties sur un monde où même la nostalgie sera contrôlée. Notre monde. Celui où nous, humains occidentaux, rescapés de la guerre parce que nous n'étions pas encore nés, évoluons. On dit « un monde » par paresse, sans faire dans le détail, sans énumérer en villes, immeubles, rue, étages, chambres...

Il y a des amies dans ces films et un ami. Des gens que j'ai côtoyés souvent. Ce sont des films sur le temps, sur la mort et sur leurs traces. À travers les objets et les images, à travers la destruction de Paris par les promoteurs immobiliers.

Sur le déferlement d'objets que sont nos traces et nos mémoires.

Des formules chimiques. Des formules alchimiques où la vie se recrée à travers un langage subtil.

Qui étions-nous ? Qu'avons-nous transgressé ? Qu'avons-nous cherché à oublier tout en nous souvenant ?

Où l'humain est un monde à la limite des mondes. Un pas à pas, entre la vie et la mort, et sur la route on jette des morceaux de monde. Tous les objets qui nous ressemblent et nous rassemblent. Une anthropologie troublante étudiant une civilisation très proche et déjà détruite. C'est rare d'assister vivant à la fin de sa civilisation. C'est encore plus rare de pouvoir la filmer.

C'est là que je reviens. Là précisément où tu m'as emmenée. Un temps où les photos se cornaient dans un album. Où l'intensité des couleurs et le contraste des noir et blanc s'estompaient jusqu'à rajeunir les souvenirs, les ramener à l'ébauche.

Et un des films se termine sur un clin d'œil de science-fiction. Plus de photos ni d'objets uniques.

Mais des lieux vides, lisses, des angles aigus. De futurs écrans à remplir d'un univers sans mémoire.

Il est possible que je déforme un peu. C'est sans importance. Chacune, chacun ne verra dans ce film que ce qui lui importe. Et peut-être, comme pour moi, ce sera toujours différent.

C'est un film sur le toujours et sur le plus jamais.

Jamais plus toujours. C'est son titre.

C'est un film particulier pour toi, même si tu ne le sais pas.

Il y a dedans sous diverses formes, soit qu'ils y aient contribué par leur amitié ou qu'ils y apparaissent, des gens qui ont eu une importance pour moi. Et d'autres pour ton père. Mais avant que nous ne nous connaissions.

C'est comme un passé commun que nous n'avons pas vécu ensemble, mais dans une alchimie. Dans d'autres amitiés. Et dans deux films.

Quelque part quelqu'un et Jamais plus toujours.

Dans le premier on voit passer ton grand-père paternel.

Avec le passage du temps ces images sont des passages de fantômes.

C'est une histoire faite de traces, d'éclats, de petits cailloux et de photos cornées et de trébuchements et de sentiments compliqués et enfouis.

Ou l'une tient gentiment la porte à l'autre avant d'entrer dans le pays de nulle part.

C'est un pays d'un genre très particulier. Fait de débris et d'écume du temps. D'un temps tout petit, quasi microscopique. Un temps sans slogans ni programmes. Un temps qui se fait caresser comme un chat. Un temps de regards et de sourires. De main posée sur une épaule, de démesure mesurée.

Un temps cassé aussi, éventré aussi, déchiqueté aussi.

Un temps où il fallait mener sa barque sur des eaux troubles, trouver son chemin entre des ruines et des terrains vagues. Car ce que la guerre n'avait pas déjà fait, des hommes s'étaient décidés à l'entreprendre.

— Quelles sont les raisons invoquées justifiant l'assassinat d'une ville comme Paris ?

— Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

— Comment ?

En attendant la sentence impossible, une femme fil-mait le temps.

Tous ces gens qui se sont retrouvés dans ces films avaient quelque chose en commun. Et on le sent d'un bout à l'autre. Ce n'est pas un casting qui les a réunis là. C'est l'amitié.

Mais pas seulement l'amitié entre eux. L'amitié de l'histoire, comme on dit le dindon de la farce. Le

plus souvent c'est d'ailleurs plutôt ça qui nous est servi. Quelques dindons et une farce. Tragique, parfois comique. Mais là il en va tout autrement car sans effets ni trucages on assiste à la projection d'un film tactile.

Une danse subtile avec les choses. Les simples choses qui nous constituent. Les petits cadeaux, les cailloux ramassés, les photos, les lettres...

Mais aussi la poussière, les coulées, les moisissures, les lézardes, les failles, les craquelures.

Tout ce qui devra disparaître dans un futur proche.



Si tu savais, Raphaël, je suis retournée après 55 ans dans un lieu qui a été si important dans ma vie d'enfant qu'il en a décoloré tous les autres. Entre les bulldozers et les marteaux piqueurs, une pancarte disait :

« ICI, NOUS PROCÉDONS À UNE MISE EN TOURISME. »

Oui, je sais il n'y a rien à dire.

Alors comme il n'y avait plus rien à dire, j'ai imaginé une suite au film que tu trouveras en post-scriptum.

Non pas un *Jamais plus toujours* 2. Ni un remake, ni une préquelle, ni un biopic. Personne n'est bankable ni oscarisable et la post-production ne s'arrache pas les poils de barbe devant le gouffre financier. Est-ce une mise en abîme ? Je n'en sais rien. Tant va l'abîme au temps qu'à la fin il se remplit.

P.

PS : Chère Yannick,

Ton film se terminait sur des images d'un futur imaginé sur le seuil des années 70. Des années où l'on croyait encore à la science-fiction, et ces images ressemblaient à s'y méprendre au présent nouveau de la société du spectacle nouvelle qui nous entourait déjà, venant mordre nos illusions de liberté.

Car tout voulait être nouveau en ce temps-là, souviens-toi, et nous menions un combat permanent contre la nouveauté, l'inédit, le prêt-à-porter et à consommer.

Nous y sommes encore, et tes films font partie des choses qui nous ramènent à la réalité de la mémoire. Non pas celle construite à coups d'oubli manipulé, mais une mémoire taillée à vif dans la chair. Avec toutes ses cicatrices comme une carte du tendre et de la cruauté.

Viens, parcourons d'un pas rapide les dernières images de ton film. Emboîtons ensemble le pas à la femme du futur – tout ne sera-t-il pas bientôt affaire de boîtes? –. Elle était seule et les lieux étaient vides, propres, anguleux, lisses, très modernes, très neufs. La femme du futur entrait dans un bâtiment, grand, propre, anguleux. Elle y était venue pour observer des objets. Nous, spectateurs attentifs de cette spectatrice scrupuleuse, nous reconnaissons les objets de ton film. Elle les observait avec l'attention que l'on accorde aux choses dans un musée, tout en sachant que, finalement, on ne saura pas très bien quoi faire de ce savoir parcellaire et enfermé dans des vitrines. Ce savoir intouchable annonciateur d'un autre savoir parcellaire enfermé dans des boîtes à l'infini dans un océan infini de savoir parcellaire et intouchable.

Après?

Après, le film se terminait et on retournait dans notre monde des années soixante-dix, dans nos cafés enfumés et notre temps solide. C'était juste avant qu'il se liquéfie dans les cristaux.

La femme, elle, y est déjà. Un pas, un seul pas vers d'autres écrans, et d'actrice de chair, elle devient elle aussi un élément d'un savoir parcellaire. Elle ôte son masque, se déshabille de sa peau et emboîtant son visage dans un rectangle, elle se propulse là-bas, dans l'inconcevable. Dérivant sans fin, glissant, boîte parmi les boîtes, dans des enchevêtrements d'écrans petits et grands. Conservant dans leurs cristaux

liquides des bouts par ci des morceaux par là, de visages, de corps, d'objets tous confondus. Elle a de la chance, elle, la femme du film, elle a conservé un visage presque intact, ne manquent que ses sourcils, ils sont ailleurs, sans doute, dans un magma de selfies échoué sur la grève d'une lune noire de bitume, de naphte, de goudron. Et quelque part dans ce nulle part poisseux, nauséabond, un écriteau indique le nord perdu. « C'était le nord » dit la pancarte trompeuse. C'était le monde, c'était le jour. Le jour perdu se liquéfie lentement dans un conglomerat de débris. La nuit, remplacée par un filet grisâtre, hurle à la lune. La nuit, cette toile tissée de poussières d'instant, emporte vers le nulle part partout, des écrans, des résidus humains, dans un grand très grand choc de métal et de chair, et nous voyons, sidérés, dans cet univers sidéral, clignoter un œil, s'agiter une bouche, un doigt se crispier. Les écrans se collent en longs tentacules de plastique monstrueux et dans leurs pixels déficients, on aperçoit encore des mots morcelés mais allant tous vers un seul signal, le mot fin, décliné avec monotonie dans toutes les langues de la terre. Et l'on ne sait pas si c'est la fin du film ou la fin du monde.

Alors la caméra recule et un cercueil glisse au milieu d'un fleuve, entouré de bougies et les Tziganes jouent sur la rive. Une femme y dort ou peut-être ne fait-elle que rêver l'un des mondes qu'elle a inventé, un monde pelliculé, enfermé dans une boîte ronde comme la terre. Entre ses doigts, elle tient une photo.

Elle aussi elle possède à jamais pour toujours son image du bonheur et elle l'emporte vers son éternité, dans son long voyage immobile. À sa manière, elle avait prévu tout ça. À sa manière, elle avait tenté de nous dire l'amitié, l'amour, la mesure, la douceur et la violence. Mais qui écoute les prophétesses ?

Reste cette photo de deux petites filles riant sur une plage du XX^e siècle, bien avant la guerre. Deux sœurs, Yannick et Loleh, photographiées par leur mère, ce qui n'est pas banal à une époque où les hommes régnaient sur le monde des machines. Leur mère c'est Denise Bellon, née Denise Hulman. Elles sont là, avec leur sourire merveilleux dans un été radieux des années 30. Et merveilleux, c'est un mot que tu disais souvent. Tu nous offrais comme ça du merveilleux, là où bien d'autres ne voyaient que la conformité, et parfois même pas.

Car tu nous as quittés avant que nous ne finissions de corriger ce livre, Raphaël, l'enfant aux sourcils merveilleux comme tu disais parfois, et moi, née trop vieille dans un monde frappé de jeunisme.

Mon amie, ma chère amie, que ton âme soit reliée aux faisceaux des vivants. Quelque part quelque'un ne t'oublie pas.

P.

Le 28 mars, à Montréal, une ville soumise

J'ai encore peu dormi, je me suis dit que je pouvais écrire des histoires pour une fois, que je pourrais inventer des personnages aussi complexes qu'Orlando ou Télémaque. Des personnages épais comme des bibles, avec des passés, des ancêtres, des traumatismes, des histoires de voyages et de sexe. J'ai peu dormi, je regardais sur le plafond gris-noir se projeter les histoires que je pourrais raconter. Je me suis donné de la fièvre, j'ai vu des odyssées, des bals enivrés, des sagas interminables, des héros beaux et sales portant des peaux de bêtes et d'épaisses épées. J'ai vu des sagas aux titres infinies, recouvrant des tomes et des étagères entières. J'ai vu des contes philosophiques, moralisateurs et pédants, pédagogiques puis vilipendés, des héros mythiques devenus pédophiles, des bossus devenus héros.

Je te remercie de m'avoir donné une voix, pour parler de moi. J'ai tant écouté les autres parler d'eux que je pensais savoir comment faire. Ça avait l'air plutôt simple. J'aurais peut-être mieux fait de rester couché à rêver ; de rester couché à

m'inventer un passé de fêtes et de renversements excitants.

Dans ma tête Michael Nyman et ses cors anglais rythment une vie folle de transformation et d'euphorie, de voyages et de combats menés non par rage, mais par besoin. Mais aujourd'hui, assis dans le bus, la posture close, je doute de tout et surtout de moi. Je doute de mes souvenirs et de mes mots. Je doute que nous trouvions un jour la force d'accepter que les mentalités ne changent pas, je doute que nous puissions survivre comme espèce. Nous sommes des dinosaures, des vieux reptiles au sang froid.

Dois-je te remercier ? Pourtant c'était aussi mon idée ! Des fois, tu vois, je ne doute de rien, pas même de ma propension à me mesurer aux grandes de ce monde. Ces jours-là, fier et agile, je pourrais croquer la lune et écrire un troisième testament. Je chevaucherais à nu, telle une amazone, les flots de l'histoire, criant de toutes mes forces des essais philosophiques sur l'amour, le voyage, la sagesse et le grec ancien et moderne. Ceux qui ont douté de moi en perdraient leur latin, la puissance de mon langage les ferait plier comme des roseaux humides. Mes yeux comme des projecteurs, mes mots comme des lances feront lever les yeux de leurs téléphones à ces humains devenus moutons.

Ils regardent le ciel dans un désarroi grandissant,

ils comprennent enfin qu'ils peuvent être libres. Libres de dire, libres de croire, libres d'aimer sans retenue, libres des mots-valises privés de sens, libres de regarder les autres, de voir leurs défauts et leur force. Libres de se moquer et de rire, ensemble. Une géante famille se lie d'amitié, de toutes les couleurs et de toutes les origines. Libres de la novlangue et de la politique. Libres de l'argent, du gauchisme, du droitisme et des tablettes lumineuses.

J'ai dit que les mots ne changeraient rien, j'avais tort. Si je l'admetts, peut-être que cette faute me sera à moitié pardonnée. J'ai dit que le langage ne nous porterait pas vers le futur. J'avais tort.

Je ne suis peut-être pas Virginie la Louve, mais les Remus et Romulus de demain boiront mes mots comme j'ai bu les siens.

Je te remercie, oui, merci. Au cours de ces pages en m'écrivant tu m'as donné envie d'écrire, en me lisant tu m'as donné une voix que je ne pouvais pas entendre. Je doute de tout et surtout de moi. Dans ces temps où tout doit être validé, tout doit être vu, j'ai pris une pause et j'ai regardé vers l'océan aux eaux troubles de qui nous sommes vraiment. En ces temps où tout doit être validé, notre vie n'est guère plus qu'un ticket de métro. Gardez bien votre vie, elle vous servira à la sortie.

Dans ces couloirs de métro bondés je marche à contre-courant, moi l'ange au poisson. Dans ces couloirs de métro bondé je marche à reculons, moi le saumon. À contre-courant, je chevauche les flots et crie de toutes mes forces *des mots, des mots*, comme dans une radio. En contrepoint, je m'en contrefous, je crie ces mots que personne ne veut entendre : « Il n'y a pas de dieu, il n'y a pas d'extra-terrestre, nous sommes une anomalie, la somme de bien trop de hasards. Le divin est une excuse pour continuer à se battre, le divin est une excuse pour continuer à suivre le flot des poissons terrestres. »

Les poissons-moutons s'arrêtent et me regardent, ils sont toujours à la recherche d'un nouveau prophète qu'ils pourront lyncher plus tard. Un prophète saumon qui nage à contre-courant, à la chair rose et grasse, pareille à ses pensées. Ils tendent leurs oreilles de poissons-moutons, un prophète ange saumon qui s'égare ? Nous voilà servis ! Nous voilà sauvés ! Ils prennent une photo avec leur téléphone et ils repartent sans avoir rien appris.

Je doute de tout, et des poissons-moutons, de leur volonté de relever la tête et de nous faire part de ce que renferment vraiment leurs entrailles. Ouvrons-les pour voir si la lumière de leur téléphone les habite maintenant.

Je doute et je m'égare à nouveau. Télémaque, reviens !

Sauve-nous des poissons-moutons et de leur regard bleu et vide.

Assis sur le quai, les pieds nus traînants dans l'eau, Télémaque regarde au loin, pensif et grave. Les bras le long du corps, les mains à plat, il regarde vers l'horizon, avec l'air de ceux qui reviennent de loin. Il était parti chercher son père pour le rendre fier, il a vu le poisson qui chante et le cyclope qui fume. Il regarde au loin, l'air perdu et désenchanté. Télémaque, maintenant penseur pauvre, fils de l'Odyssée, fils de qui sait.

Télémaque a le vin gris ce soir, il se pose des questions que l'on réserve aux philosophes. Qui allons-nous ? Quoi sommes qui ? Et comment encore ? Paraître aimer est-ce aimer paraître ?

Télémaque, déchu, a perdu sa place et son empire, il chôme, il boit, il vit la nuit. Pas facile de porter sur ses épaules les guerres et la violence, d'être le petit-fils d'un rouleur de pierre qui, maintenant, roule des manivelles. Pas facile d'être le fils d'une femme trop fidèle qui fait dans la dentelle.

Ah ! pleure un peu mon Télémaque, toi l'oublié. Jette ton téléphone à la mer, pour avoir enfin la paix.

Télémaque, comme moi, pense bien plus à son épitaphe qu'à sa vie.

CI-GÎT TÉLÉMAQUE DONT LA CARRIÈRE BRILLANTE
SE TERMINA POUR AVOIR TÉLÉCHARGER DE LA POR-
NOGRAPHIE SUR SON TÉLÉPHONE D'ENTREPRISE.

Télémaque *figlio perduto*.

Télémaque, chanteur de pop, a vécu sa brève vie
enviant les voyages de son père, mais n'ayant jamais
rien accompli.

Ô Télémaque, premier « fils de », fils de demi-dieu,
figlio di troia, fils de maquereau, fils de personne.
Chantant, un peu saoul, les pieds dans l'eau, des
chants de marins et de poissons. Des chants de
pirates fuyant l'Inquisition. Des chants aux morts,
des chants encore, de tristes chansons.

Allez, viens-là mon Télémaque, mon gros saumon,
ensemble nous nous saoulerons.

Télémaque endormi sur un banc, les deux mains
sous sa tête, rêve du passé et du présent. Le fils
prodigue a maintenant la barbe sale et il est cou-
vert de crottes de pigeon. Il sent le vin gris et les
poubelles. Les flots de poissons-moutons se dépê-
chant vers l'abattoir ne le voient pas. Il est aussi
invisible que les anges de Berlin dans ce vieux film.
Als das kind kind war, tu le savais mon Télémaque. Il
rêve des grandeurs passées et des horreurs futures.
Il voit le sphinx et ses questions stupides. Qui
Ulysse qui ? Oh tais-toi donc, vieil imbécile, tête de

lion et ailes de con. Télémaque, le poisson mouche qui vola trop loin du rivage et s'échoua au milieu des moutons. Télémaque, demi héros parti à la nage et qui se noya. Télémaque fils d'un maquereau menteur et de son stupide cheval en bois, crache dans votre Poire Belle-Hélène et s'enfuit en riant comme un dément.

Télémaque à trois pattes ? Plutôt crever ! Quand on a vécu sa vie assis, on meurt forcément allongé. Au fond d'un hospice peu hospicieux, seul et complètement fou, prophétisant encore en silence. Les yeux rouges de rage, les lèvres pourpre de violence. Lisant l'avenir dans les nuages, posant toujours les bonnes questions. Que pourquoi et vous ? Qui me quoi et où ? De quel bois se chauffe ce cheval ? Et vous ? Télémaque, d'une famille de conquérants farceurs et à l'épreuve du temps, d'une famille de bandits et de mécréants. Fils de menteur, fils arrogant, *figlio di niente e di nessuno*.

Télémaque suite et fin. Pas de suite au prochain épisode. Mort d'un accident de cheval. N'héritera pas.

Je laisse les moutons dire des banalités, il n'est pas mort comme il a vécu. La dernière fois que je lui ai rendu visite dans son hospice triste, nous avons parlé de la pluie, mais pas du beau temps. Nous avons ri une dernière fois, et puis je lui ai donné un peu de

whisky en douce, et nous avons pleuré une dernière fois. Ces jours-ci, quand la nuit est orange et que je ne dors pas, je pense à lui et je lui parle dans ma tête, je lui pose des questions.

Qui Télémaque, qui ?

R.

*Ma chambre, fin mars 2019,
à moins que ...*

Alors voilà, ça s'est passé comme ça :
C'était le soir, j'avais exhumé un disque de Suzanne Vega, juste après avoir retrouvé les billets d'un de ses concerts où nous étions allés ensemble, et après avoir lu ta lettre sur Télémaque. Un fétichisme aidant l'autre, j'écoutais la chanson sur Calypso.

Calypso, c'est une nymphelette qui vit sur une île où il n'y a qu'à lever la main pour que la manne y tombe et où il n'est pas nécessaire de travailler pour vivre. Un de ces paradis mythologiques qui ont inspiré les désirs des riches oisifs sur le retour, sauf que, bien entendu, eux sont obligés d'importer leur Calypso. Pour en revenir à la vraie, voilà qu'un beau matin Ulysse débarque sur son île. Et alors, je te passe les détails, mais quoi qu'il en soit, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et pendant deux ans, c'est sexe, drogue et bouzouki sur le rocher des Cyclades. Et bien sûr, il l'abandonne comme toutes les autres, à commencer par sa légitime épouse.

Ulysse c'est, avec Achille et pour d'autres raisons, le parfait héros grec que je ne peux pas supporter. Sous aucune de ses formes.

De toutes ses ruses minables, celle qu'il emploie dans l'épisode des sirènes dépasse toutes les bornes du ridicule. Kafka, déjà, l'avait ironiquement fait remarquer en parlant de *ses petits expédients*. Mais comment mieux se moquer d'Ulysse et de ses bouchons d'oreille qu'en lui opposant des sirènes silencieuses ? Tu te rappelles qu'au chant XII de l'*Odyssée*, Ulysse fait un caprice, Ulysse veut écouter le chant des sirènes, Ulysse l'exige, il a payé pour l'attraction complète, que les autres se bouchent les oreilles, c'est d'accord, mais lui, le petit chef bien attaché à son mât, sûr de ne pas succomber à ces chants mortifères, il se doit d'entendre. Mais voilà que Kafka, oublieux volontaire, lui glisse des bouchons de cire dans les oreilles en plus de l'attacher au mât. Et cet Ulysse sourd et inutilement enchaîné glisse devant des sirènes muettes qui le regardent passer, étonnées, sans doute, par le déploiement sécuritaire du Grec le plus rusé de son temps. C'est donc tout ce qu'il a trouvé ? doivent-elles penser les femmes-poissons aux chevelures liquides. Regardez-le, mes sœurs, n'est-il pas la représentation parfaite du petit-bourgeois frileux ? Est-ce donc lui qui par sa ruse a détruit la plus belle ville sur la rive d'Orient ? Et au fait, s'était-il caché lui-même dans le cheval de bois ? ou bien a-t-il trouvé d'autres petits expédients ? On dit qu'il a attendu que la ville dorme, apaisée par une promesse de paix, avant d'y porter la mort, l'incendie et la désolation. Voilà ce qu'elles pensaient et Calypso aurait dû en prendre de la graine et rejeter ce marin hirsute et

puant la marée. Mais les voix du désir sont impénétrables, si j'ose dire.

Donc, j'écoutais Suzanne Vega, la tête dans les enceintes, tout en sirotant une liqueur de réglisse assez noire pour figurer au banquet d'un des Esseintes, quand le plafond se fendit en deux.

LaïmGx, l'androïde qui, avant de disparaître, avait déjà passablement perturbé tous mes appareils, de mon ordinateur à mon téléphone, en passant par mon grille-pain, encombrant de ses pixels tous mes écrans et mes tartines du matin, venait de revenir en fanfare, passablement rétréci, mais bien en silicone et en cuir de Russie. Je ne l'avais jamais vu aussi mal fichu. D'un doigt de métal il referma le plafond derrière lui et s'installa sur une des enceintes, hochant la tête avec mépris devant ma misérable technologie. Après avoir cloué le bec à Suzanne, il ouvrit délicatement sa poitrine et comme d'une boîte à musique, un chant céleste en sortit.

Le silence revenu, et tandis que la chambre se plissait et se dépliait, jetée en plein vent, roulant dans la nuit comme un fagot dans la tempête, j'eus à peine le temps de me demander, hagarde, mais que se passait-il donc ? que tous mes repères gisaient là, tels des débris de coquillages sous un rocher. Ma vie entière était devenue un truc très friable, glissant comme de la craie sous les doigts. C'était le matin et pourtant c'était la nuit. C'était le printemps et pourtant il faisait un froid glacial. Un froid de tombeau. Le LGx me jouait un tour, s'amusant à tout brouiller.

Ce n'était pas la première fois, mais là, il en rajoutait des couches et pas n'importe lesquelles.

C'était à la limite du dégoûtant. Il commença par laisser tomber toutes les peaux dans lesquelles il s'était caché. Des bulles, des miettes, des souffles, sortirent de lui, puis des matières étranges ressemblant à des sirops de couleur. Finalement il parvint à se recomposer un peu, à ressembler à quelque chose entre l'ectoplasme et la momie. Mais de taille très réduite.

— Je suis..., dit-il de sa voix métallique.

Je suis, répéta-t-il.

Il me regardait de ses yeux de cristaux liquides balbutiant : je suis...

— D'accord, mais, dis-je à mon tour.

— Il n'y a pas de mais. Mais n'est plus. Tout est radicalement unique, vous savez. Aimez-vous la compagnie des cristaux ? reprenez donc un petit coup de mercure, c'est un poison très miroitant. Une capsule de connaissance ? peut-être ? ça fond sous la langue et après on sait. On connaît. Le début, la suite, la fin. On règne sur un temps très impartial. dit-il, tout de go.

Il rit et la chambre se gondola au passage.

— Au fait pourquoi parler de moi au masculin ?

LGx n'a pas de genre.

— Parce que...

— Parce que ! Vous avez donc une explication ! Comme c'est étrange.

— Bizarre.

— Bizarre ? comme c'est étrange. Laissons tomber

les masques, chère autre. Peut-être ai-je réinventé le temps. Un déclic. Un simple déclic. Voici venu le temps de l'androïde. L'humain est mort. J'en porte seul-e la responsabilité. Ce petit «e» qui fait toute la différence. J'étais Ulysse dans mon odyssée spatiale. Un androïde très réussi dans le genre rastaquouère dragueur et combinard. Mais ce «e». Ce «e» a tout changé. Ça et votre malveillance à mon égard.

— Mais.

— Pas de mais. J'ai compris vos manigances. Vous êtes du côté des Troyennes. Cassandre, Andromaque, et toutes les autres, Briseis et consœurs. J'ai donc dû, ou dû j'ai donc, aller fourrer mon nez de titane sous les tuniques des grecques. Histoire de faire deux poids bonne mesure. De comprendre pourquoi d'Athéna à Calypso aucune ne trouvait grâce à vos yeux. Car enfin, vous êtes l'auteur tout de même, l'auteure. Re. Je ne pouvais pas vous laisser dire et écrire n'importe quoi. Et qu'ai-je trouvé tout au bout du tunnel du temps ? sous les plis compliqués et les soies tissées de longue haleine ? vous ne devinez pas ? Qui pouvait m'en dire long sur les errances et les violences ? qui connaissait de près la barbe et le cuir du héros fatigué. Fatigué de tuer ? fatigué de lui-même ? fatigué de mentir ? sûrement pas, je vous l'accorde. Côté héros, je suis de tout cœur avec vous. On s'en passerait volontiers. Mais elle ?

— Pénélope bien sûr.

— Je suis devenu Pénélope. Ça vous fait marrer ? vous deux là, vous et votre ange pas très gardien ?

évidemment la belle Pénélope, vous ne la voyiez pas comme ça. Un vieil androïde désabusé et mal cousu. Et pourtant. Depuis cette rencontre entre deux logarithmes, je suis Pénélope.

La tisserande. La fileuse. La femme-araignée aux mille pattes. Est-ce moi qui tisse les aventures de mon imbécile de mari ? Ou trace-t-il lui-même son destin ? M'a-t-il abandonnée pour cette guerre absurde ? d'ailleurs y a-t-il des guerres qui ne le soient pas ? lui qui m'impose cette solitude, cette toile sans fin, ce linceul que je tisse le jour pour le défaire la nuit, symbole du travail féminin, tellement méprisé, tellement inutile qu'on peut le recommencer sans cesse et le défaire sans cesse, sans que personne ne s'en aperçoive.

Une charpentière folle, inventant des toits et des plafonds aux rues et aux places, des dômes infranchissables. Des lieux clos, aussi inexorablement fermés que mon métier de bois où je passe et repasse ces fils, où je tire et tire sur la trame pour la détruire. Aujourd'hui une fresque divine, cette nuit, un petit tas de fils enchevêtrés. Comme je suis lasse de toute cette inutilité, de ces idiots virils qui salissent mon salon. Écœurée par toute cette violence. Toutes ces vengeances. De Ménélas et sa pétasse à G. W. Bush et sa mélasse. Car le temps, sur lequel j'ai tant compté, n'a rien changé. Ah ! ils veulent la guerre, ils la veulent sous toutes ses formes, du particulier au général. Ils la suggèrent, la guerre, quand ils ne la font pas. Frères et sœurs humaines, d'un côté on vous sert du mensonge sur un plateau, de l'autre du

mensonge dans un micro. Mais ne vous y trompez pas, le micro-mensonge peut prendre des proportions gigantesques quand il se combine avec le fameux bouton. Non pas celui de vos culottes ni celui qui me permet de m'articuler comme un pantin. Le bouton. Celui qu'on a eu l'imprudence de confier à des grands malades. Et voici venir le temps de la peur. Voici venir le temps des sommations et des altercations. Moi, Pénélope 2019, née d'un androïde un rien givré, je vous le dis. Les temps sont durs et de moins en moins modernes.

D'où a-t-on tiré tout ce gris et ces enfants déjà vieilliss ?

De vie en ville détruite, la guerre se charge de votre futur. Après avoir salement amoché le passé.

Comment croyez-vous que c'était à Troie ? Et même si c'est moi qui aie tissé tous ces destins détruits, par vengeance, la fameuse vengeance grecque, je n'en tire aucune satisfaction. Moi, Pénélope, la pauvre idiote, née pour être fidèle à un petit-bourgeois égoïste et cavaleur. Mais regardez-les, les Troyens. Ensevelis en eux-mêmes à cause de l'acharnement de ces Grecs qui ne sont pourtant qu'un conglomerat de petits chefs de guerre, de roitelets et de tyrans, les uns ayant sacrifié leur fille, les autres leur femme, leur mère ou toutes les femmes de la tribu. Au nom de la gloire. Celle des héros. La gloire de voir une cité jetée dans le néant, un peuple liquidé, des femmes rendues folles ou réduites à l'esclavage, au désespoir le plus sombre. Allez ! criez bravo ! Bravo,

toi, Ulysse avec ton ultime ruse, autre symbole de ta lâcheté petite-bourgeoise, quand tu inventais l'œuf de pâques en bois, fourré aux guerriers armés de pieds en cap.

Regardez-les ces Troyennes aux pleurs scellées sur leurs joues, statufiées en elles-mêmes. Apprenant à reconnaître l'ultime visage de la bêtise. Ce visage se promenant sur les corps des vainqueurs. Un visage sans traits et sans regard.

Vivant dans cet exil absolu, total, celui de celles qui ne peuvent se tourner vers rien qui leur procure un apaisement, dont le moindre des objets est pétrifié. Quand là où régnait un dieu acceptable ne reste qu'un masque vide, et que l'immobilité se plaque sur les corps comme un avant-goût de la mort et que rien ne remplace ce qui avait été la vie.

Regardez-les, les Troyennes, leurs démarches mécaniques, leurs gestes arrêtés, aucun sourire ne fissure plus leurs masques de douleur, l'amour se heurte à la fixité de tombeau de leurs corps. Elles effacent définitivement la naissance. Les demi-mortes n'enfantent pas. Elles laissent leurs pensées se fossiliser. Leur reste-t-il suffisamment de vie pour souffrir ?

Écoutez-les, les Troyennes :

« Sous la ville, des enfants grandissaient et à la surface d'autres mouraient, sous la ville, des amours naissaient et à la surface le viol les tuaient. Sous la ville, nous mourrions de froid et à la surface la fournaise fondait ensemble gens et bêtes, sable et pierres.

Quand tout fut terminé, le ciel portait encore les

marques du feu et les êtres les marques de l'abject. Quand le dernier brasier s'est éteint, nous ne savions pas même comment nous respirions. Un voile de sang nous enveloppait, tournoyant, sinueux. C'est là que nous avons vécu, pensions-nous en regardant la ville brûler, et nous cherchions nos vies parmi les décombres. Nos cœurs, nos os, devaient se trouver là quelque part le long des rues qui n'en étaient plus. Quand nous sommes devenues sourdes, c'était parce que nos oreilles criaient. Quand le ciel s'est assombri à midi, c'était juste nos yeux fatigués de chercher la ville sous les cendres. Quand le poids de l'air colla nos bras à nos corps, que nos lèvres furent scellées et que le poison de l'air nous pénétra en ondes de terreur, c'était juste un oubli de notre part. L'absence de nourriture nous rendait vagues et stupides, nous attrapions les poussières et nous les avalions, c'est ainsi, au cours du temps, que nous, les Troyennes, nous nous sommes décuplées, que nos corps se sont adaptés, se sont frayés un chemin vers l'état de maladie requis pour survivre... »

Il se tut, soudain gêné. C'est toujours étrangement gênant de parler de la guerre. D'en montrer les côtés. Les bas-côtés. Pas le héros en action. Non, tous les autres. Les dommages collatéraux. Il a baissé sa tête d'ange maudit de métal et de silicone. Il aurait pu rougir, mais il n'en avait pas la possibilité, ce n'était pas inscrit dans sa carte-mère. Il se ratainait de plus en plus, il a levé finalement ses yeux synthétiques.

Pardonnez-moi, je n'en peux plus, m'a-t-il dit, j'en ai trop vu, trop su. Si je pouvais recracher cette capsule de connaissance que vous m'avez fait avaler. Et d'ailleurs depuis quand puis-je dire je ? a-t-il dit. N'était-ce pas clair au départ ? Je était banni. Nous nous étions nous, LGx x x x... nous n'avions pas le droit de dire je. Nous étions LaïmG 1234...x x x x, nous étions le nombre, le troupeau d'ombres, les aidants, les pions, les soldats et puis soudain...

Et puis rien. Il avait disparu.

Suzanne Vega continuait : *My name is Calypso, And I have lived alone, I live on an island And I waken to the dawn...*

P.



Interlude

Je sais que je vais encore passer pour un sombre haï-neux et bien que cela ne me dérange pas du tout, j'assume, je voulais tout de même parler de quelque chose qui me rend heureux.

Il y en a quand même.

Je sais, je sais...

J'avais moins de dix ans, un vrai mioche. Je marchais, car je ne cours pas, soyons réalistes, sur le sentier qui reliait les deux plages d'Aghia Eirini, à Paros donc. Il faisait chaud, c'était l'été en Grèce, comme de bien entendu.

C'est cette fois-là, cette fois, que j'ai senti pour la première fois cette odeur. Pour être précis, c'est la première fois dont je me souviens, je l'avais sûrement sentie avant. Cette odeur m'a suivi depuis, c'est une odeur ocre et orange, une odeur chaude et épicée, une odeur sèche et humide, une odeur safranée.

Par la suite, nous avons voyagé autour de la Méditerranée, ma chère mère, nous avons voyagé autour

de la Méditerranée, notre chère mer, nous avons voyagé. Cette odeur m'a suivi, autour de la Méditerranée.

Je l'ai sentie en Tunisie, sur le quai de la gare TGM de la Goulette. Je l'ai sentie dans les buissons de Barcelone, une ville qui pourtant sent plutôt la friture et les touristes. Je l'ai sentie à Sienne, et puis un peu partout en Italie. Je l'ai sentie sur un chemin qui allait à l'autre plage de Tel-Aviv.

Et je n'ai jamais rien dit.

Je ne l'ai jamais sentie en Chine, il y a trop d'odeurs de cuisine et d'usines en Chine, la nature n'a plus d'odeur. Je mens, je l'y ai sentie aussi, perdue, à l'arrière d'un triporteur, perdue, dans la ville aux fleurs de Chengdu, perdue. J'ai murmuré : « Oh ! c'est cette odeur » et personne ne m'a entendu, mais moi je l'ai bien reconnue.

Par la suite, j'ai voyagé autour de la mer de Chine, en Thaïlande, je l'ai bien sentie.

Aux Philippines, aussi.

Je ne saurai jamais ce que c'est, ou bien je ne veux pas le savoir, c'est mon petit mystère. On doit tous avoir un petit mystère qu'il ne faut pas résoudre, les gens qui n'ont pas de mystère, qui s'expliquent tout, s'ennuient. Ils vivent dans un monde sans fantaisie.

C'est une odeur rouge vif, couleur safran, une odeur métèque, épicée et vive. Je ne saurais pas la décrire, je pourrais te la chanter peut-être, ce serait des quarts de ton, des glissandi, des sons chauds comme un été sur le rivage, un vibrato arabisant, une introduction sans fin, un chant de diva qui ne vient pas, comme Om Kalsoum dans *Enta Omry*. Le rôle de sa vie.

Cette odeur me donne le sourire. Est-ce une plante ou de la pisse de chat ? Est-ce une fleur ou de la décomposition ? Je pense que c'est une épice plutôt que de la pisse, enfin j'espère et l'espoir fait survivre, alors !

Il y a peu de choses qui me rendent heureux, je suis un dépressif chronique et silencieux, mais cette odeur-là, à chaque fois, ne manque pas de me rendre le sourire. Je n'aimais qu'à moitié la ville de Montréal, encore moins le métier que j'y fais, mais un beau soir d'été, j'ai senti l'odeur dont je te parle.

C'était sur le bord d'une autoroute, un quartier un peu malfamé, paraît-il. Sur le bord de l'autoroute où je marche pour aller prendre un bus au numéro à 3 chiffres, cet autobus plein de pauvres gens aux visages gris et aux cernes mauves. Sur le bord de l'autoroute où je marche, il y a un terrain vague, des buissons que personne ne coupe jamais, des marmottes et même des rats laveurs.

Et cette odeur.

Du coup j'aime bien plus cette ville, elle est baptisée dans l'odeur que j'aime et qui me fait sourire. Le soir, je sautille d'une jambe sur l'autre, tirant les bretelles de mon cartable avec les pouces, un vrai mioche. Je gambade gaiement, mes tresses volent au vent, je suis la petite Ingalls courant dans les champs. J'ai rendez-vous avec l'odeur, l'odeur des cigales, de l'été, de mon enfance.

R.





Quelque part au bord de la mer, 12 avril

Le temps est un chat qui se caresse à rebours et me voilà face à la rive où l'on brûle les fantômes. Me voilà seule avec l'oubli.

En avril je me suis découverte bien plus qu'il n'est recommandable de le faire, et je ne parle pas de vêtements. Je parle de tout ce qui emplit l'horizon intérieur. Un horizon double destination. Vers le présent où nous ne sommes jamais et vers l'avenir qui est toujours faussé. Les horizons fantômes de nos petits os ciselés. Qui a ciselé nos os, qui a mijoté notre moelle, qui a empli nos veines d'un vin trop lourd?

Dieu?

C'est le nom que je donnerai à mon chat. Mon chat à rebours.

J'attends un livre par la poste, il ne cesse de se perdre. C'est un livre de poésies qui s'intitule : *Le mal des fantômes*. Il a été publié aux éditions Plasma, avec le sang des ombres sans doute. Celui qui l'a écrit s'appelait Benjamin Fondane et c'était un juif libre et incroyablement lucide. Celui qui l'a écrit a été assassiné à Auschwitz, il avait 46 ans. Comme le livre n'arrive pas, j'observe la mer devant moi. La Méditerranée est là, au bout de l'horizon. La Médi-

terranée est un cimetière désormais. Un beau cimetière bleu et nacré et nous y nageons pour honorer les morts. Les fantômes qui s'y baignent sont plus silencieux que des sirènes moqueuses. Ce titre, *Le mal des fantômes*, je ne sais comment le comprendre. Cela veut-il dire que les fantômes ont mal ou qu'il existe un mal des fantômes comme un mal de dents ? si c'est le cas, j'en souffre depuis trop longtemps, et je dois lire ce livre pour soigner mon mal par ses mots.

Dans ma jeunesse, qui fut folle et voyageuse, j'avais une sœur africaine. Dans ma jeunesse qui fut folle et musicale, ma sœur africaine chantait. Elle s'est noyée un jour d'été dans la Seine où elle n'aurait pas dû tomber. Je pense à elle chaque fois qu'une barque sombre, je pense à elle chaque fois qu'un être s'exile. Dans ma jeunesse, le mot exil était beau et plein de poésie, St John Perse le déclinait au pluriel, à travers ses poèmes, mes amis chiliens le chantaient. Mieux valait l'exil que la mort. Mais quand ces deux mots deviennent synonymes, que se passe-t-il ? où est passé le monde ? n'avons-nous pas craint qu'il disparaisse de dégoût ? à force d'aveuglement, à force d'inertie, à force de découragement ? Nous avons remis les clés du réel à des démons malveillants et avides. Moloch valse avec Donald. Une danse de mort et de monnaie. Comme dans le film *Cabaret*, « money makes the world go round », pourtant il reste à la même place, suspendu dans l'espace, soutenu par la musique des fantômes comme l'océan par les chants des baleines. J'appellerai ma

baleine chat, mon chat dieu et dieu je l'appellerai ça. Ça va dirais-je. Ça va et vient. Ça me tourmente. Oh ça ne peut pas durer.

Ça fera peut-être rire les fantômes dans leur nuit constellée déployée éternelle. Puisque finalement la mort nous donne ce que la vie nous refuse. L'éternité. Un foisonnement d'ombres, des gerbes d'étincelles obscures où les fantômes se noient. L'océan des noctambules hallucinés. Dans leur mort, nous apprenons à lire des oracles. La prophétie vient toujours trop tard, parce que l'instant nous a été volé quand d'autres dieux ont inventé le temps.

Les dieux du temps étaient féroces.

Les prêtres tuaient des centaines de jeunes gens à la mort du chef suprême, du chef du temps. Où ? ne me demande pas... Un peu partout... Les cons sont légions. On tue des millions d'individus au dieu de la science et de l'argent. Sommes-nous autre chose que des cobayes ? nous expérimentons leurs innombrables inventions inutiles dès que nous tombons sous le coup de leurs lois. Leurs lois font foi. Y croire c'est déjà consentir.

Je ne devrais pas te dire tout ça, une mère n'est-elle pas censée rassurer ses enfants ? Mais tu n'es plus un enfant et depuis fort longtemps et si tout ça je ne le dis pas à toi, précisément, à qui le dirais-je ?

Bien avant moi, tu as compris. Bien avant nous, ta génération a compris. Le post-punk, la techno, les mélanges explosifs de négation et de rave, d'ecstasy et de bombes à peinture. Ma génération lançait encore des bombes, ses cocktails étaient molotov. La

tienne lâchait des explosions de couleurs sur les murs des villes, alors qu'elles se préparaient pour le grand élan touristique. D'ailleurs, on aurait pu nous prévenir, on aurait mis nos marinières, nos bretelles, nos accordéons, nos flons flons, nos lèvres en cœur, et tout le tintouin du parisien. Si on avait su.

À quoi bon perdre son temps à la rébellion quand tout, mais alors tout, est déjà programmé. Je vous le demande. Tout déjà prêt fin prêt archi prêt dans la boutique à souvenirs pour trôner sur le buffet.

Mais leur mémoire blanchie à la chaux, bien propre, bien coquette, aura oublié de nous prévenir.

Pourtant, vous, pas prêts comme vous l'étiez et surtout pas à vous laisser impressionner, ce monde figé, prêt à la visite, prêt à la selfisation, prêt à la mise en file, prêt à la mise au pas, vous lui refaisiez une beauté fin-de-siècle, trash et rap. Avec des mots, des mots, mais pas *comme à la radio*, des mots-clés, des mots-valises, des mots intraduisibles déjà traduits en langue sioux en langue free en langue vernaculaire, tentaculaire, enserrant les édifices légendaires et historicisés, prêts à lâcher leurs dollars et leurs yens et leurs yuans et leurs quoi? leur quoi? Dans ce monde bâti sur le quoi, qui est quoi? l'individu où est-il? où est-il dans les longues files de migrants, dans les longues files de touristes, dans les longues files d'attente aux portes de la nuit de néon? Les tags et les graphes ne ponctuent plus nos rêves de villes. Nous sommes entrés de force dans les bastions de l'effacement. On nous a parqués sous de joyeuses banderoles où l'histoire s'écrit un mot sur deux.

L'autre sert déjà de coupe pour les banquets des barbares. Regarde, dans nos crânes, on sert des cocktails et tout au fond sous les glaçons, ce sont nos mots qui trinquent.

Et les barques tanguent sur les écrans géants, les écrans plasmatiques si bien nommés, gorgés de sang. Livraisons de chair fraîche, prélevée ici pour être vendue là. On n'oserait plus appeler une poupée bamboula comme dans mon enfance, on n'ose même plus lire le mot nègre quand on le rencontre, on se voile la face, on cherche la correctitude, on ne sait même plus quoi dire, comment nommer, derrière chaque mot se cache le code pénal. Félicien M'kabe, Saïd, Malika, ceux qui trimaient avec ma grand-mère et lisaient Frantz Fanon, n'ont plus de noms, leur identité se décline en générique, comme nous, désormais, ils représentent des groupes, des ethnies, des courants, et tous nous allons à la dérive sur des flots très politiques, très plasmatiques. Eux, ils représentent la migration, ils représentent la peur, ils représentent la matière électorale dans laquelle on taille une veste aux peuples. Urne funéraire, urne électorale. On jette aux flots d'opinions le destin des peuples déjà ensevelis dans des boîtes de bois. On appelle ça la démocratie.

Comme vous aviez raison de tracer votre doute en lettres de couleurs sur les murs. Un alphabet rimbaldien où la voyance se lisait à l'envers. Devins par antinomie. Fatigués du sens à peine nés. Le sens prend sens dès qu'on le secoue dans le bon sens. Mais déjà enfant je demandais : c'est quel côté l'autre côté ?

L'autre côté a fait long feu et l'incendie a avorté. Tant mieux. Voudrions-nous d'un monde mort-brûlé, mort-né, mort par asphyxie ? La moitié du monde regarde l'autre de ses yeux crevés. La moitié du monde regarde l'autre s'empiffrer. La moitié du monde attend l'autre au bord du gouffre.

Ils croyaient pouvoir.

Ils croyaient pouvoir détruire.

Ils croyaient pouvoir détruire sans coup férir.

Au sommet du temps ils ont enseveli les matières fécales de l'atome.

L'érosion est faite pour éroder et les sommets pour dégringoler.

Prends garde à la poussière quand elle recouvre les gouffres.

C'est là que gît l'espoir.

Moi, je suis déjà une simple corolle jaune ou verte dans le souvenir du printemps.

J'ai lavé jusqu'au dernier petit lambeau le cadavre des impossibles.

Reste le revers, l'envers, le rebours.

Mais qui commence ? Qui commence le rebours ?

Qui commence à repousser la montée des eaux, ces eaux d'os fumantes ? Y'en a marre des cravates et des serre-tête de la bienséance, assise sur des fleuves de cadavres, de la bien-pensance qui ne pense plus qu'en termes, terme d'argent, terme de mort, point virgule sur le néant, y en a marre de leurs culs serrés, de leurs revendications sans fond où la terreur tient tête aux zombies, y en a marre de leurs sourires de hyènes, de leurs tailleurs-pantalons, de leur

saleté tellement propre et repassée que la crasse de leurs biffetons inonde leurs plis de pantalons.

O stupid fucking politicians. Tous les politiciens. Les politiciens en herbe, les politiciens en béton, en carton, en acier, en fumée, en pixels, en missels, en corans, en torahs, en jupes, en kilts, en kit, en ikea-kit... tous, tous et toutes et tou-es-tes-eesss. Tous ceux-zi-elles qui se recommandent de la polis, du démos, du cratique, du populaire, du ventriculaire, du machinchouettère, de la niké victorieuse, du puissant kratos, de l'ardent zélos, du zéléniquékratos, le maître du monde à venir. Abracadabra, hip hip hourra !

Le printemps est là.

Je vais me mettre en chemin, descendre à la mer, mais je n'irai pas au port, je n'irai pas. Au port, passent les fantômes de mes sœurs africaines, celles avec qui j'ai joué à l'aouélé, mangé du matoutou, dansé secousse et chanté, avec qui je me suis tant moqué des hommes, blancs, noirs, verts, bleus, avec qui j'ai nagé sous les yeux de serpent de la déesse, avec qui j'ai invoqué les dieux vaudous et les enfants renards et fumé des herbes dorées sur d'autres plages. C'était il y a longtemps, avant les grands cataclysmes qui ont remis chacun à sa place et chaque mot à l'endroit. Et bouleversé jusqu'aux dieux. Mes sœurs aux seins nus que faites-vous sous des robes noires, mes sœurs aux tresses hérissées que faites-vous sous ces voiles ? mes sœurs à la langue bien pendue, que faites-vous enchaînées aux pieds de vos nouveaux maîtres ?

Je n'appellerai pas Mamywata sur la plage, je ne lui dirais pas : « Hey ! Grande-Mère, Notre-Dame des algues et de l'écume ! qu'as-tu fait à ma sœur Betty ? et à toutes les autres que leur as-tu fait ? » Je sais déjà que la déesse des eaux est repartie il y a bien longtemps, dégoûtée par toute cette publicité mensongère qu'on lui a faite, écœurée par la concurrence autoritaire.

Je ne dirai rien. Je m'enfoncerai dans les eaux, à pied, *deep on the water*, mes écouteurs bien vissés sur les oreilles. Jusqu'à Gibraltar j'irai, et plus loin encore jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent (comment je passerai la faille ? ça c'est une autre histoire), et si tu pouvais m'envoyer un taxi, ça m'arrangerait parce que l'eau douce c'est pas mon truc, et que Montréal n'est pas au bord de l'océan et surtout que le Saint-Laurent doit être sacrament froid, calisse, en ce moment. Parce qu'il est temps de te serrer la pince, mon cher petit crabe. Avons-nous assez divagué là-dessus ! Le temps des réjouissances est venu. Alors si tu pouvais mettre aussi une bouteille de blanc au frais, la traversée des déserts sous-marins ça donne soif...

P.

Post-scriptum :

Je ne suis pas descendue au fond des eaux, j'avais perdu le goût du sel et je ne retrouvais plus les routes sous-marines. Quelqu'un, toi peut-être, avait

subtilisé mes cartes. Et comment parcourir au hasard les fonds océaniques? J'appelai alors les oiseaux pour qu'ils m'emportent, leurs cris moqueurs me firent vite comprendre qu'ils ne prenaient pas de passagères.

De Montréal à une île de la Méditerranée des lettres dématérialisées ont donné vie et matière à des absences, absences des corps séparés par des kilomètres, absences des voix enfermées dans les mots écrits sur un écran. Étrange relation mère-fils qui explore autre chose que les simples liens familiaux. Qui crée des chemins imprévus à travers le paradoxe. Internet permet le lien et internet ronge les vies. Avec nos lucidités d'insomniaque et de voyante, des bribes de mémoire, des récits enfouis, des allusions, des fantômes, des ombres sont venus perturber notre hiver. L'été approche et avec lui d'autres perturbations, mais nous nous retrouverons dans la fréquence, nous lancerons sur nos ondes d'autres bandes passantes. Dans les bandes passantes, la nostalgie se refait une jeunesse, remet ses paillettes et rallume les rampes de lumière...

Je t'embrasse...

Patricia.

カラオケ
パセラ

20
期
手前

風俗
案內

風

Montréal. Shanghai. Quand les jours de printemps deviennent des soirs d'été poisseux.

J'ai vu un groupe japonais fou ce soir. Encore. Je les avais déjà vus au Japon. Je sais, je frime, j'ai voyagé. Et alors ? J'y ai laissé de ma personne, un peu, des petits bouts de chair sur des canapés en cuir artificiel. J'étais en transit, dormant des heures sur un siège inconfortable d'aéroport. Tu connais ça toi aussi, anti-πénélope.

Le transit. L'attente. Les retards. L'aéroport.

Acid Mother Temple. Je les avais déjà vus à Tokyo. Ils font un vacarme qui fait siffler les oreilles pendant des jours et des millénaires. Fuzz. Delay. Modulation.

Acid Mother Temple. Ce soir, à Montréal, ville de festival. Fuzz. Fender. Marshall.

Kawabata Makoto, on rigole, il a presque les mêmes cheveux que mon Australienne.

Kawabata Makoto, un dieu vivant, des champignonnières entières d'avance dans le temps, règle son ampli trop fort, la Stratocaster noire avec un *pickguard* blanc. Comme Hendrix. Comme Gilmour. Les cheveux fous, entouré d'une bande de bandits suant, une bande de malpropres des bas-fonds, pas de kawaii et de temples de cartes postales. Un Japon

hippie Manson, voleur et dangereux, qui se plaint du son merdique dans les retours de scène, qui pointe du doigt, qui t'emmerde violemment.

Le sexe ? Peut-être plus tard, je veux entendre ces sons.

La drogue ? Peut-être plus tard, qu'est-ce que tu as de bon ?

Le Rock'n'Roll ? Le Rock'n'Roll est mort. Hier j'ai rêvé des Rolling Stones et de leur sang rafraîchi dans des cliniques suisses. J'ai vu John Lennon, la barbe faite hirsute chez un barbier du Upper East Side, le poing en l'air dans une chambre du Ritz, pour la cause. J'ai entendu Jim Morrison, macho puant vomissant sa bile de serpent. Robert Plant, living, loving, she's just a woman ? Seulement une femme Robert ? C'est tout ?

Fuzz. Distortion. Saturation.

Ça me rappelle.

Je suis sur scène, avec ce groupe. *Death To Ponies*, Mort aux Poneys !

Je suis seul, nous sommes quatre. Je suis presque armé d'un clavier si merdique qu'il marche avec des piles, branché dans des milliers de pédales d'effet. Elles aussi marchent avec des piles. Un Micro.

Fuzz. Modulation. Réverbération.

Ici plus de bandes passantes, plus de limites. Tout le spectre. Tout le foutu spectre.

La projection vidéo inonde la scène, nous avons répété une seule fois et c'était un peu nul. Mais ce soir, la foule, la bière, la pression. Nous devenons des dieux du rock. *Ummagumma*, *Kick out the Jam*, *Kulu se Mama*. L'Ensemble des Arts de Chicago. Roscoe Mitchell et Wayne Kramer, Patty Smith et Saint John Coltrane. La distorsion nous canonise, le son est brut, les amplis crachent, la pure folie des Celestions.

Les lampes chauffent, énorme Fuzz, les modulations.

Seul et nous sommes quatre. Pas cavaliers de l'Apocalypse mais chevaliers des bandes passantes, de tout le spectre. Les médiums vomissent, les aiguës se brisent, les basses se confondent et se masquent.

Sainte Fuzz, Sainte Distorsion. Sainte Saturation.

Je regarde de l'autre côté de la scène, mon acolyte Poney-Cheval, les lèvres violettes, la musique, la transe. Il torture un instrument aussi vieux que moi, un vieux Roland. Lui aussi trois milles pédales, des bleues, des vertes, des parallèles, des modulations. Le visage perdu dans une autre dimension, sur la planète Flanger. Le visage perdu dans la fuzz et les modulations. Saint Ornette, Saint Aphex, Saint Roland.

Mon acolyte Poney-Cheval, les yeux fermés, se

déchaîne, Terry Riley sur son vieil orgue, la langue tirée vers la bande passante. Léchant, bavant sur tout le spectre, des pédales d'effets par myriades, différents types de distorsions.

Rembobinons.

C'est un soir de Printemps chaud à Shanghai. Nos deux amis, ou plutôt connaissances à ce moment-là, jouent dans un club à l'odeur moite et moisie pas loin de chez eux. Leur nom évoque des géants qui doivent mourir. Peu importe. Ils sont deux sur scène. Seuls, ensemble, deux. Comme nous. Deux Poneys solitaires, ensemble. À ce moment-là. Et nous pensons : deux et deux font quatre, les mathématiques c'est le son.

Nous étions partis deux Poney-Chevaux et par la force d'une proposition nous nous trouvions quatre unis à la vie à la mort, plus mousquetaires que moussaillons.

Je te l'ai déjà dit, la vie de Disc-Jockey est triste et banale : l'alcool, la House Music, répète, encore. À deux c'était déjà plus drôle. À quatre nous sommes Pink Floyd, les Beatles, Black Sabbath. Un « band », une faction. De petits escrocs de la bande passante nous devenions, à ce moment-là, le Spectre complet. Dans un jardin mal éclairé derrière un club, pas de pacte de sang, pas de contrat juteux, pas de groupies. Juste quatre garçons et pas un pet de vent.

Basse. Batterie. Synthétiseurs. Pas une foutue guitare en vue.

Fast-forward. Comment dit-on ?

Nous n'avons pas beaucoup répété cette nuit d'été. Même club, moite, sombre et moisi. Un vacarme sans nom. Le dieu du rock en pleure encore. Un misérable clavier à piles, la basse vrombit. Les cymbales écrasées si fort qu'elles provoquent trois types de larsens et quinze types d'acouphènes. Un vacarme à réveiller Jim Morrison qui dort paisiblement dans son jardin bourgeois du nord parisien.

Fuzz. Delay. Un milliard de types de modulation.

Mon acolyte, Centaure-Poney, ses filtres coupe-bas font résonner la terre, des heures d'échos et de réverbérations. Il joue des notes que personne ne peut nommer. Il a les yeux fermés, la bave aux lèvres, il plane entre rage rouge et joie nacrée. Cet acolyte à la face crispée génère des bruits venus de différentes constellations.

Fuzz. Fuzz. Beaucoup de Delay.

Moi seul, avec trois acolytes vaporeux, absents, partout, ici, jamais. Des ombres dans les lumières. Bleues, vertes, oranges et bleues. Seul, perdu dans les lumières, je crie, je vocifère, je hurle. Je tape du poing des notes étranges qui se répètent à tout jamais. Je crie, je chante, un voodoo child, un enfant errant. Je hurle, je vocifère dans des tonnes et des tonnes de réverbérations. Le goût du sang au fond

de la gorge. Je suis confus, est-ce une mesure en six ou en sept ? Le goût métallique du sang dans la gorge. Je cris, encore plus fort. Stratocaster et stratosphère, un goût de pourpre profond dans la gorge.

Fuzz. Sang. Et frustration.

Les cymbales écrasées tellement fort par ces bâtons. Le dieu métal geint au fond d'une cave avec plein de réverbérations. Les peaux se percent, le pied avance, recule, butte contre le béton. Les basses se mélanges et se masquent. Nos deux géants, eux, connaissent bien la musique, ils la lisent et la construisent. Ils comptent les mesures et les accords, ils nous soutiennent. Ils sont le filet de secours, l'harmonie dans la distorsion. Deux géants qui savent faire des grands écarts entre les fréquences et les sons. Progressifs et mathématiciens, magiciens et démons. Ummagumma et gamme de sol, Led Zeppelin et demi-tons. Fuzz. Chorus. Harmonisation.

Rembobinons en avant. Encore.

Chaque Improvisation, chaque concert, nous devenons quatre, ensemble, jamais seuls. Chacun porte l'autre, les cymbales, les modulations, le Delay, la Distortion. Tout s'accorde, s'encastre et se fond. Deux petits poneys Disc-Jockey de rien du tout, aidés de deux géants deviennent ensemble de redoutables démons. D'opportunités d'ouvertures en répétition,

un disque est né. Enregistré dans le noir, dans les rires, sans pression, un peu de confusion, des serpents. Vous écouterez. Les soirs où je suis de bon humeur je vous dirais que c'est très bon.

Fuzz. Des vieux synthés. Des heures et des heures de mixage et de production.

Sur scène les quatre poneys géants se regardent et savent. Les claviers marchent à pile, et la foule est en face. La basse vrombit, les cymbales, les filtres tabassent. D'un commun accord les harmonies changent. Il n'y a pas de fausses notes, ce ne sont que de nouvelles aventures.

Fuzz, Gamme de Ré ou de D. Beaucoup beaucoup de Delay.

Le Sexe ? Peut-être plus tard, j'écoute les modulations.

La Drogue ? Peut-être plus tard, qu'est-ce que tu as de bon ?

Le Rock'n'Roll ? Non.

Ah, oui, le Rock'n'Roll. On parle de groupe de rock.

Généralement des gros hommes. Poils, bière.

Comme on parle de groupe de rock on parle d'anecdote. Donc :

Les quatre Géants Poneys sont en tournée. Une bien petite tournée. Mais bon, qui dit groupe de rock dit anecdote. Et tournée.

Nous arrivons dans une ville moite, moisie, sale. Dans un club moite, moisi, tellement sale. Ils nous offrent une chambre d'hôtel moite, suffocante, moisie, tellement tellement sale. Deux poneys, deux géants, deux chambres d'hôtel, fais le calcul. Dans une des deux chambres moites et sales, il y a déjà un couple, qui baise salement. Confusion. Rire. Oui tellement de rire. Un groupe de rock se doit d'avoir son anecdote, certains ont des surdoses, des morts, du glauque.

Nous, un couple que nous avons dérangé dans un hôtel sale.

Fuzz. Un peu de sexe. Et beaucoup de rire et de frustration.

Acid Mother Temple c'était moins bien ce soir.

Forcément tout est moins bien quand ce n'est pas à Tokyo.

En tout cas, même si c'était pas Tokyo, on s'est dit des choses vraies toi et moi, on en a dit des choses spontanées, belles, maladroitement et sincères toi et moi.

Rembobinons.

R.

Liste des illustrations*

1. p. 12 Downtown, Montréal
2. p. 17 Downtown, Montréal
3. p. 39 Boulevard Voltaire, Paris
4. p. 44 Museum d'Histoire naturelle, Paris
5. p. 51 Grenouille, Matsumoto Hoji
6. p. 58 Passage Vérot-Dodat, Paris
7. p. 80 La Seine, Paris
8. p. 88 Quai Saint-Michel, Paris
9. p. 96 Canal de la Bastille, Paris
10. p. 114 *Mauerpark*, Berlin (probablement démolì)
11. p. 122 Passage Vérot-Dodat, Le paravent de *Jamais plus toujours* dans le bureau de Yannick Bellon, 2017.
12. p. 146 Cour rue de Montreuil, Paris (démolie)
13. p. 150 Citerne Basilikè, Istanbul
14. p. 162 Shinjuku, Tokyo

* Toutes les photos sont de Patricia Farazzi

Table

R.	Lettre du 4 janvier	9
P.	Lettre du 8 janvier	15
R.	Lettre du 9 janvier	23
P.	Lettre du 15 janvier	28
R.	Lettre du 19 janvier	41
P.	Lettre du 23 janvier	48
R.	Lettre du 25 janvier	59
P.	Lettre du 31 janvier	65
R.	Lettre du 7 février	73
P.	Lettre du 19 février	82
R.	Lettre du 6 mars	90
P.	Lettre du 10 mars	96
R.	Lettre du 15 mars	106
P.	Lettre du 20 mars	114
R.	Lettre du 28 mars	127
R.	<i>Interlude</i>	136
P.	Lettre du 12 avril	153
R.	<i>Sans date</i>	164

	<i>Liste des illustrations</i>	171
--	--------------------------------	-----

Extrait du catalogue

Yehuda Amichai

Poèmes de Jérusalem

*Édition bilingue. Traduit de l'hébreu et
présenté par Michel Eckhard Elial*

1991. Paraboles. 144 p.

Début Fin Début

*Édition bilingue. Traduit de l'hébreu par
Michel Eckhard Elial*

2001. Paraboles. 128 p.

Les Morts de mon père et autres nouvelles

Traduit par M. Eckhard Elial

2001. Paraboles. 156 p.

Guillaume Apollinaire

Le flâneur des deux rives

Préface de Patricia Farazzi

2018. Éclats. 128 p.

Hélène Bezençon

Berlin, mémoire pendant les travaux

2008. Paraboles. 128 p.

Giorgio Colli

Les invincibles, on les tue par le silence

poésies (édition bilingue)

Traduit de l'italien par Patricia Farazzi

2017. Paraboles. 48 p.

Denis Diderot

Regrets sur ma vieille robe de chambre

2011. éclats. 72 p.

Duits & Barbier

La logique de la bête

2014. éclats. 128 p.

Patricia Farazzi

L'Esquive

1985. Paraboles. 184 p.

La Porte peinte

1988. Paraboles. 120 p.

Le Voyage d'Héraclite

1986. Paraboles. 48 p.

La Vie obscure

1999. Paraboles. 144 p.

L'Archipel vertical

2007. Paraboles. 200 p.

D'un noir illimité

2013. Paraboles. 320 p.

Un crime parfait

2015. éclats. 64 p.

Un animal

d'expérience

2018. Éclats. 104 p.

Georges-Arthur Goldschmidt

Un destin

2016. Philosophie imaginaire. 144 p.

L'Exil et le rebond

2018. Philosophie imaginaire. 96 p.

Derek Jarman

Chroma. Un livre de couleurs

Traduit par Jean-Baptiste Mellet

2019. L'éclat/poche. 256 p.

Franz Kafka

En tout, je n'ai pas fait mes preuves

*Choix de correspondances établi et
présenté par Claude Le Manchec*

2012. éclats. 128 p.

Jean-Clet Martin

**Éloge
de l'inconsommable**

2006. Philosophie imaginaire. 144 p.

Luigi Meneghello

Libera nos a malo

Traduit de l'italien et présenté
par Christophe Mileschi
2010. Paraboles. 368 p.

Jules Michelet

Jeanne d'Arc

précédé de « Jeanne nue » de
Patricia Farazzi
2017 éclats. 160 p.

Uri Orlev

**Poèmes écrits à
Bergen-Belsen en 1944
en sa treizième année**

Traduit de l'hébreu et du polonais
par Sabine Huynh
Préface de Patricia Farazzi et
Michel Valensi
2011. Paraboles. 96 p.

Aaron Shabtai

Le Poème domestique

Traduit de l'hébreu et présenté par
Michel Eckhard Elial. Édition bilingue
1987. Paraboles. 240 p.

Première lecture (Le

poème domestique II)
Traduit de l'hébreu par
Michel Eckhard Elial
1991. Paraboles. 144 p.

Thomas Stern

Mes morts

2019 éclats. 140 p.

Jan Erik Vold

**Le grand livre blanc
à voir**

Adapté du norvégien par J. Outin
2014. Paraboles. 96 p.

12 méditations

Adapté du norvégien par J. Outin
2012 Paraboles. 96 p.

Avraham B. Yehoshua

**Comment construire
un code moral sur un
vieux sac**

**de supermarché
Ethique et littérature**

Traduit de l'hébreu par Charlotte
Wardi
2004. 224 p.

Avot Yeshurun

Trente pages

Édition bilingue. Traduit de l'hébreu et
présenté par Bee Formentelli
2016. Paraboles. 96 p.

Israel Zangwill

Chad Gadya !

Traduit de l'anglais et préfacé par
Mathilde Salomon
2019. éclats. 64 p.

Aldo Zargani

**Pour violon seul
Souvenirs d'enfance
dans l'en-deçà 1938-1945**

Traduit de l'italien par Olivier Favier
2007. Paraboles. 224 p.

Catalogue complet sur le site

www.lyber-eclat.net

ACHEVÉ D'IMPRIMER DANS L'UNION EUROPÉENNE
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SMILKOV
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE L'ÉCLAT, PARIS

DÉPOT LÉGAL : OCTOBRE 2019